



BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

ELODIE

OU

LA VIERGE DU MONASTÈRE

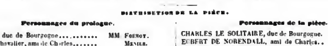
DRAME EN TROIS ACTES

PRÉCÉDÉ DE

LA BATAILLE DE NANCY

PROLOGUE

Par VICTOR DUCANGE



REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 10 JANVIER 1829.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages du prologue.

CHARLES, duc de Bourgogne...........	MM. FERNOT.
ECBERT, chevalier, ami de Charles.......	MENIER.
LE SPECTRE DE LA MORT, sous la figure d'un guerrier..........................	QUESNOT.
AMALDY, chevalier	GILBERT.
MARCELINE, villageoise	Mlle LEVESQUE.
LE DUC DE LORRAINE............	MM. STOKLEIT, père.
UN HABITANT DE NANCY	SALLE.
UNE FILLE DE L'HABITANT...........	Mlles ADAM.
UN ENFANT DE MARCELINE	MILLOT.

SOLDATS, COMBATTANTS, LORRAINS ET BOURGUIGNONS, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

Personnages de la pièce.

CHARLES LE SOLITAIRE, duc de Bourgogne.	MM. FERNOT.
ECBERT DE NORENDALL, ami de Charles..	MENIER.
LE BARON D'HERSTALL..................	VILLENEUVE.
ANSELME, religieux d'Underlach............	BARON.
JÉROME, vieux montagnard aveugle.........	RAFFILE.
AMALDY, chevalier de la suite d'Ecbert.....	GILBERT.
UN PAYSAN MONTAGNARD..............	BOISSELOT.
ÉLODIE, orpheline, nièce d'Herstall.........	Mlles OLIVIER.
MARCELINE, villageoise étrangère..........	LEVESQUE.
UNE PAYSANNE.........................	Mme CHEVALIER.

CHEVALIERS, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, OMBRES, SPECTRES, FANTOMES, FURIES, GÉNIES, APPARITIONS DE TOUTE ESPÈCE, ETC.

Prologue. — L'action se passe près de la ville de Nancy, le 5 janvier 1477. — La scène se passe en Helvétie.

PROLOGUE.

Le théâtre représente sur le devant de la scène, aux premier et second plans, une grande et riche tente, dont les rideaux ouverts laissent voir tout le théâtre. Au delà de la tente, une campagne la plus étendue possible, terminée par des collines sur lesquelles on gravit par un chemin qui serpente. Fort loin, en perspective, les murs de la ville de Nancy. Sous la tente on voit plusieurs siéges et une table sur laquelle est placée une riche armure et les insignes de la royauté.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

(Avant le lever du rideau, le bruit des instruments guerriers indique qu'on livre bataille. Quand le rideau se lève, les clairons, les cors et des cris confus retentissent. Aussitôt, et par toutes les coulisses d'un des côtés du théâtre, on voit sortir des groupes de soldats poussés par d'autres groupes. Ils remplissent toute l'étendue, mais ne font que traverser assez rapidement; tandis qu'en même temps une foule de femmes, de jeunes filles et d'enfants traversent les collines en sens inverse, en jetant des cris à l'aspect du combat. A l'instant où toute cette mêlée traverse la scène sur tous les points et disparaît, Charles, Ecbert et trois chevaliers, tous l'épée à la main, entre précipitamment sous la tente d'un air triom-

Digitized by Google

7To16

phase. Tous les cinq sont couverts d'armures absolument pareilles. Aucun signe ne distingue Charles des autres. Ils ont tous la visière baissée, et la lèvent en entrant.)

LES QUATRE COMPAGNONS DE CHARLES. Victoire! Victoire au duc de Bourgogne!

CHARLES, arrivant. Cessez ces cris indiscrets, l'espoir vous aveugle.

ECBERT. Non, sire, ne doutez plus de cet inconcevable prodige. Je l'ai vu de mes yeux, j'ose vous l'attester. Quoique mille fois plus nombreux que les nôtres, les soldats de René, frappés d'épouvante au nom de Charles le Terrible, et surpris, confondus de l'audace d'une poignée de guerriers décidés à mourir avec vous sous les murs de Nancy, fuient de toutes parts, jettent leurs armes, leurs étendards, et livrent le champ de bataille à ceux qui n'espéraient y trouver que de glorieux tombeaux.

CHARLES. Grand Dieu! serait-il vrai? Après d'affreux revers, d'épouvantables défaites, la fortune inconstante reviendrait-elle encore sous les drapeaux de Charles? Eh bien! il faut la mériter. Otez-moi cette armure qui me cache aux regards de l'ennemi. Je veux, au milieu du carnage, reparaître couvert des marques de la royauté; montrer à tous les yeux Charles le Téméraire, et redoubler, par mon aspect, l'effroi que mon nom seul inspire. Mes armes! (Les trois chevaliers font un mouvement pour lui présenter celles qui sont sur la table.)

ECBERT. Arrêtez... sire, au nom du ciel, étouffez cet imprudent désir. Vous n'êtes plus, comme aux jours de votre prospérité, entouré d'armées nombreuses, et presque invulnérable au milieu de vos bataillons. Maintenant, c'est à vous, non plus à vos États, que des princes jaloux, humiliés, ont déclaré la guerre. Ce n'est plus l'amour des succès, c'est la vengeance qui porte les coups, qui les dirige contre vous seul; et si parmi vos chevaliers on pouvait vous reconnaître, aussitôt tous les glaives se lèveraient sur votre tête, et nous n'aurions point assez de bras pour détourner tant de coups. Sire, je vous en conjure, combattez avec nous, mais comme notre égal. Laissez à l'ennemi l'incertitude qui trompe et divise ses efforts. Il vous cherche, mais en vain: il ne peut vous reconnaître au milieu de vos guerriers. Votre nom, qu'il entend retentir, le glace d'épouvante. Chacun de nous lui paraît l'invincible Charles, et son effroi augmente à chaque instant, parce que son erreur en voit partout l'objet. Restez donc sous cette armure, et courons au combat!

LES TROIS CHEVALIERS. Marchons!

CHARLES. Je cède à vos conseils; oui, que la prudence s'unisse à la valeur. Ce jour, ce jour terrible va décider de mes destins. Ici, ici, le trépas... ou l'immortalité! Comte Amaldi, la fuite de l'ennemi peut n'être qu'une feinte pour attirer nos soldats dans les plaines et les y foudroyer. Courez et ramenez mes guerriers vers la colline qui les protége contre le nombre. Vous, chevalier, faites avancer le corps de réserve que j'ai laissé près du fleuve: c'est ma dernière ressource... N'importe, il faut avant la nuit arracher la victoire! Vous, avec un détachement des plus intrépides, brûlez tous les villages. Point de retraite à l'ennemi; point de retraite pour nous-mêmes! Allez, Charles a retrouvé toute l'énergie et l'intrépidité qui lui valurent les noms de Terrible, de Téméraire! Allez!

ECBERT. Courez! et, sous les murs de Nancy, la victoire ou la mort! (Les trois chevaliers sortent.)

SCÈNE II.

CHARLES, ECBERT.

ECBERT. Ah! Charles, je vous retrouve enfin; je reconnais en vous l'invincible monarque. Venez! (Il va sortir; Charles lui saisit la main, le ramène et jette autour de lui un regard inquiet.)

CHARLES. Cher Ecbert, ô toi, le compagnon de mes premiers exploits, mon frère d'armes, l'unique ami que le ciel m'ait donné, cesse de t'abuser! Non, je ne suis plus ce Charles que l'univers admire, dont les siècles futurs honoreront la mémoire; l'étoile de ma prospérité a disparu des cieux; la fortune, épouvantée, m'a fui à l'aspect des champs de carnage où ma fureur et ma démence ont englouti mes peuples... (Regardant avec effroi autour de lui.) Et le génie du malheur en est sorti.

ECBERT. Charles!.. quels souvenirs!.. et dans quel moment!..

CHARLES. J'affecte une assurance qui n'est plus dans mon cœur; je ne compte point sur la victoire que je dispute à l'ennemi; mais le désespoir me rend encore redoutable. Je ne sais quel pouvoir infernal me tient lieu tout à la fois de force et de courage. Je suis venu chercher la mort sous les murs de Nancy!.. Malheur! malheur à mes ennemis si j'y trouvais la victoire!

ECBERT. Venez donc l'obtenir! Venez la mériter!

CHARLES, regardant encore autour de lui. Attends! (Avec une joie mêlée de terreur.) Non, je ne l'aperçois plus.. Le ciel s'apaiserait-il?

ECBERT. Que cherchent vos regards?

CHARLES, à demi-voix. Le spectre, cette fois, ne m'est point apparu.

ECBERT, avec surprise et douleur. Le spectre?.. Grand Dieu!.. quelle démence! Charles, on combat pour vous au nom du ciel..

CHARLES, avec un peu d'égarement. Non, ce n'est pas du ciel, c'est de l'enfer qu'il sort pour annoncer le désastre! Avant chacune de mes défaites, le fantôme s'est montré... (Regardant fixement Ecbert.) N'as-tu jamais rencontré, parmi mes soldats, un guerrier couvert de deuil, dont les traits sont cachés, dont toute l'armure est noire?

ECBERT. Jamais!

CHARLES. Tu n'as pas dû le voir, tu n'es pas criminel... (Plus bas et d'un air sombre.) C'est le génie fatal qui me conduit à ma perte.

ECBERT. O douleur! l'infortune l'accable et sa raison s'égare.

CHARLES. Non, mon ami, ce n'est point un vain songe. A Morat, où la terre fut couverte des cadavres de mes soldats, il me suivait sur le champ de carnage. Mes yeux épouvantés l'aperçurent encore au pied du pic Terrible, au fond du gouffre où roulaient sanglantes les têtes des religieux du monastère d'Underlech. Partout enfin, partout où ma fureur, depuis mes revers affreux, signala mon passage, je le trouvai devant moi comme le génie du malheur... (Mouvement de joie mêlé de crainte.) Mais il n'a plus reparu! Allons, allons combattre!

ECBERT. Allons!

CHARLES, lui tendant les bras. O mon ami!

ECBERT, s'y précipitant. Mon prince! (Ils se tiennent embrassés.)

DES VOIX, hors du théâtre. — Grand bruit d'armes. Charles! Charles! Charles!

ECBERT. Roi de Bourgogne, entendez-vous ces cris? Vos soldats vous appellent.

CHARLES. Ah! je sens renaître mon courage, et je veux leur montrer Charles le Téméraire.

ECBERT. Je cours vous annoncer! C'est leur promettre la victoire. (Il sort précipitamment. Charles, qui le suit, s'arrête tout à coup et revient sur ses pas. — La nuit commence à venir.)

SCÈNE III.

CHARLES, d'abord seul, puis LE SPECTRE DE LA MORT, sous la figure d'un guerrier.

CHARLES, il tire son épée et met un genou en terre. O Dieu! toi qui lis dans le cœur des mortels, tu sais que toujours mon âme eut horreur des forfaits; que la fatalité m'a seule conduit au crime, et tu vois mes remords. Ah! rends-moi la victoire! rends-moi mes jours de gloire, et je jure que ce fer ne brillera dans les mains de Charles que pour un noble et digne usage. (Il se relève. Le spectre est entré et s'est placé derrière lui.) Que mon sort s'accomplisse! Allons!..

LE SPECTRE. Arrête!...

CHARLES. Dieu!... le spectre!... (Il recule, fixant le spectre avec effroi.)

LE SPECTRE. Charles le Téméraire, tu demandes à l'Éternel de t'accorder la victoire, je t'apporte sa réponse.

CHARLES, frappé de terreur. Toi!.. (Nuit obscure. On entend sonner les trompettes et retentir le cliquetis des armes.) N'entends-tu pas retentir le signal qui m'appelle? Mon sort se décide... Il va s'accomplir... Il faut combattre... Laisse-moi, laisse-moi sortir.

LE SPECTRE. Demeure! (Charles veut faire un pas; les rideaux de la tente se referment d'eux-mêmes avec un bruit épouvantable, comme si le vent, la grêle et le tonnerre les frappaient à la fois, et quelques éclairs brillent. Charles s'arrête comme pétrifié.)

CHARLES. Quel pouvoir inconnu m'arrête, me repousse et m'attache où je suis? Homme, spectre ou génie funeste, est-ce toi qui jettes sur mes yeux le voile qui les couvre? Est-ce toi qui glaces mon sang dans mes veines? Pourquoi me poursuis-tu depuis mes jours de malheur? Pourquoi m'apparais-tu à l'approche des combats? Pourquoi t'ai-je vu partout comme le vautour funèbre errant sur les cadavres dont ma fureur a couvert les champs de l'Helvétie? Qui es-tu? que me veux-tu? quelle est ta mission?

LE SPECTRE. Tu vas l'apprendre. Tandis que tes amis, aveuglés par un succès trompeur, vainement se dévouent au trépas, toi, qui ne peux plus rien sur la terre, écoute, juge-toi, et reçois ton arrêt.

CHARLES. Dieu!

LE SPECTRE. Le ciel, en t'accordant le bienfait de la vie, permit que tu réglasses toi-même ton destin. Il te doua d'une âme supérieure, de vertus, de vaillance, de pouvoir. Quel usage as-tu fait de ces dons précieux? A-t-on vu sous tes lois les peuples plus heureux? a-t-on vu l'Éternel plus dignement

Digitized by Google

adoré? N'as-tu tiré ton glaive que pour la justice? Avare du sang humain, as-tu repoussé la guerre, répandu sur les chaumières l'abondance et la paix? Non! Esclave de tes passions, aveugle de la vraie gloire, tu as tout immolé à ta fausse ambition, tu es devenu cruel, sanguinaire, parjure; tu t'es joué des lois humaines, de ta puissance divine; tu t'es baigné dans le sang des hommes, et tu as jonché la terre de cendres et de tombeaux!

CHARLES. Juste ciel! est-ce ta voix que j'entends?

LE SPECTRE. Ton amour criminel plonge dans le cercueil la fille du vertueux Herstall. Saint-Maur est assassiné, et sa fille au berceau, l'innocente Élodie, est proscrite, dépouillée de son héritage. Elle fuit avec Herstall au fond de l'Helvétie, et pleure sur les tombeaux que ta rage a creusés!

CHARLES. Arrête! cruelle! ce ne furent point mes mains qui frappèrent Saint-Maur... et pourtant ce forfait est mon plus grand supplice.

LE SPECTRE. Tout couvert de son sang, tu cours au pic Terrible; là, les rochers, témoins des plus horribles sacriléges, attestent encore à l'univers le massacre inouï des religieux d'Underlach; et sur les bords épouvantés du lac de Morat, avec les ossements de tes victimes, on dresse le monument effroyable qui doit, de siècle en siècle, apprendre à la postérité à maudire ta mémoire! Charles, voilà tes crimes! le Juge éternel tient sur toi la balance: la mesure est comblée; l'heure terrible a sonné; ton règne est effacé. De revers en revers, d'abîmes en abîmes, tu es tombé du faîte des grandeurs humaines. De supplices en supplices, tu vas maintenant rouler jusqu'au cercueil; et vivant, vivant encore, mais déjà devenu la proie des tombeaux, tu entendras l'univers se réjouir de ton trépas! Tel est l'arrêt terrible! l'arrêt irrévocable! je viens te l'annoncer au nom de l'Éternel.

CHARLES, avec fureur. Audacieux! Quel que soit ton pouvoir, qu'il te vienne du ciel ou que l'enfer t'inspire, tes horribles discours ont ranimé ma colère, et ce glaive va t'apprendre... (Il tire son épée et veut en frapper le spectre; mais celui-ci, d'un seul geste, l'arrête; Charles recule, et l'épée tombe de sa main.) Dieu! ton regard me désarme... (Avec une fureur croissante.) Eh bien! au nom du Dieu dont tu prétends m'apporter la sentence, achève... Fais-toi connaître... Apprends-moi qui tu es... Dévoile à mes yeux ton visage.

LE SPECTRE. Tu le veux, Charles: je suis le génie de l'abîme, où l'univers entier va s'engloutir. J'ai dévoré les milliers de victimes que tu m'as immolées. Bientôt, bientôt toi-même tu deviendras ma proie... Regarde-moi, si tu l'oses. Je suis la Mort. (Il lève sa visière. Un bruit affreux se fait entendre. Le tonnerre gronde; les éclairs brillent; à leur lueur on voit sous le casque une tête de mort.)

CHARLES. Ah!.. Je suis prêt à te suivre; délivre-moi soudain de l'horreur de vivre sous le poids du malheur.

LE SPECTRE. Non! expie tes fautes avant de paraître devant Dieu. L'ange de la paix, de la miséricorde doit se montrer à toi sous les traits d'une vierge; il t'attend: s'il te pardonne, le ciel s'ouvrira.

CHARLES. L'ange de paix, de pardon!.. Ah! dis-moi, où dois-je aller l'implorer?

LE SPECTRE. Au Mont-Sauvage.

CHARLES. Au Mont-Sauvage! Et mon peuple, et mon armée?..

LE SPECTRE. Tu n'en as plus!.. Adieu! (Cliquetis d'armes, cris de guerriers.) J'entends les cris des combattants; le sang ruisselle; la flamme brille... C'est ton dernier sacrifice, je l'accepte. Visible pour toi seul, invisible pour tous les autres au milieu du carnage, pour la dernière fois je vais compter tes victimes. Charles, après ce jour affreux, tu ne me reverras plus qu'à l'instant redouté du châtiment ou du pardon. Adieu! (Sur le geste qu'il fait, la tente s'ouvre dans toute sa largeur, et l'on voit le théâtre couvert d'une foule de guerriers combattant. Le spectre se place au milieu d'eux; personne ne semble l'apercevoir, et, immobile, il attend Charles. Ecbert, Amaldy et beaucoup de chevaliers accourent précipitamment et dans tout le désordre d'un combat.)

SCÈNE IV.

CHARLES, ECBERT, AMALDY, CHEVALIERS, GUERRIERS combattant au fond; LE SPECTRE, au milieu des combattants.

ECBERT. Charles! Charles! tout est perdu!

CHARLES, avec désespoir. Je le sais.

ECBERT. Une armée formidable est sortie des murs de Nancy; tout a péri dans la plaine; vos soldats meurent en héros.

DES VOIX EN DEHORS. Charles! Charles!

CHARLES. Ils m'appellent; allons mourir! (Tous les chevaliers l'arrêtent.)

ECBERT. Fuis, fuis, infortuné Charles! ta présence ne peut changer la fortune. Fuis, que du moins nous conservions tes jours! (Ils veulent l'entraîner.)

CHARLES. Non, non! il faut mourir! l'heure fatale a sonné! Voici le dernier jour du règne de ton ami, Ecbert, embrasse-moi pour la dernière fois! Adieu, adieu!.. Tu ne me reverras plus. (Il s'arrache de ses bras.)

ECBERT. Charles! (Charles sort précipitamment.) Amis! sauvons le roi! (Les chevaliers suivent Charles. Celui-ci, arrivé au milieu des combattants, aperçoit le spectre et s'éloigne épouvanté; le spectre le suit. Aussitôt le combat, qui n'avait lieu qu'au fond du théâtre et sur la colline, devient plus vif, plus tumultueux, et occupe toutes les parties de la scène. On entend des cris de femmes de divers côtés. Tout à coup des tourbillons de flammes annoncent un incendie de village. Les cris redoublent; une foule de femmes et d'enfants se précipitent sur le théâtre en gravissant la colline. Une troupe armée de torches et de glaives les poursuit en combattant contre des villageois armés de fourches et de pelles. — Tout disparaît. — Ecbert et les chevaliers traversent la scène avec effroi. — Les soldats lorrains, qui poursuivent les habitants des villages, ramènent les femmes, les enfants, les vieillards qu'ils traitent inhumainement. Des mères défendent leurs enfants, de jeunes filles entourent leurs pères et combattent avec des armes qu'elles ont ramassées. Enfin, les deux partis se livrent un combat furieux. Ecbert, Amaldy et les chevaliers sont entrés dans la tente avec des marques de désespoir. — Aux soldats.) Arrêtez, arrêtez! cessez ce massacre inutile! celui pour qui vous combattez n'est plus! Charles, Charles a péri. (Tous les chevaliers l'entourent d'un air consterné. On voit dans ce moment toutes les femmes et les enfants s'enfuir par la colline en poussant des cris, et tous les combattants sortir pêle-mêle par l'un des côtés du théâtre.)

LES COMBATTANTS, criant. Charles est mort! (Il ne reste plus sur le théâtre qu'Ecbert, Amaldy et les chevaliers.)

AMALDY. Comte de Norendall, guidez-nous; où faut-il porter nos pas?

ECBERT. Hélas! j'ai perdu mon ami! que m'importe mon sort! Oui, je l'ai vu tomber sous mes yeux percé de mille coups, et son corps inutile a roulé dans le fleuve.

AMALDY. Épouvantable jour!

ECBERT. Ah! du moins disputons sa dépouille à la rage de l'ennemi: que ses vainqueurs ne fassent point un horrible trophée du cadavre d'un roi! Courons, courons sauver les restes du héros!

TOUS. Courons! (Pendant qu'ils sortent précipitamment, on voit un chevalier qui s'avance péniblement et se traîne vers la tente. C'est Charles; sa visière est baissée.)

SCÈNE V.

CHARLES, et peu après MARCELINE, avec son enfant de cinq à six ans; QUELQUES SOLDATS.

(Charles entre en chancelant sous la tente, et, s'appuyant à l'entrée, il lève sa visière.)

CHARLES. Pourquoi court-on vers le fleuve... en faisant retentir mon nom?.. Je ne puis les suivre..., je succombe... mais je n'ai pu mourir... (Il tombe assis sur un siége, son épée est à ses pieds. — Au même instant, Marceline, pâle, échevelée, et tenant son enfant dans ses bras, accourt, poursuivie par trois soldats.)

MARCELINE, criant. Secourez-moi, secourez-moi! (Elle cherche à fuir; les soldats lui ferment le passage; l'un d'eux est prêt à lui arracher son enfant. Elle jette un cri perçant, et lui échappe encore.)

CHARLES. Dieu!... quel cri!...

MARCELINE. (Ne sachant plus où porter ses pas, elle court vers la tente, y entre d'un air égaré, et, apercevant Charles, se jette à ses genoux, et met son enfant à ses pieds, en s'écriant:) Ah! qui que vous soyez, sauvez mon enfant! (Pendant qu'elle embrasse ses genoux, les trois soldats sont entrés. L'un la renverse aux pieds de Charles, le second s'empare de l'enfant, l'enlève et le jette dans les bras du troisième qui lève son épée pour le frapper. Marceline n'a eu que le temps de jeter un cri terrible; un soldat la tient terrassée, mais Charles a saisi son épée.)

CHARLES. Arrête, barbare! (Il se précipite sur le soldat prêt à tuer l'enfant, d'un seul coup l'étend à ses pieds, frappe et tue également le second qui veut défendre son complice, et tenant déjà l'enfant, va délivrer la mère du troisième, quand ce dernier prend la fuite. Alors il relève Marceline et met son fils dans ses bras.) Malheureuse mère, voilà ton enfant, bénis le ciel!

MARCELINE, à ses genoux, et baisant ses mains. Ah! généreux guerrier! c'est ta vertu qu'il faut bénir!...

CHARLES. Ma vertu!...

MARCELINE. Oui, oui! j'en demanderai pour toi la récompense au ciel!

CHARLES. Hélas! il ne t'exaucera point! Fuis; éloigne cette innocente créature de ce lieu de carnage.

MARCELINE. Fuir... Où veux-tu que je porte mes pas? Charles le Téméraire a ravagé nos campagnes; ses cruels soldats ont égorgé mon époux, massacré ma famille, incendié ma demeure, je n'ai plus rien au monde, et la misère attend ce malheureux enfant! Malédiction! malédiction jusqu'au delà du tombeau sur Charles le Téméraire!

CHARLES, avec colère. Malheureuse!...

MARCELINE. (Elle recule, et saisit son fils avec effroi.) Ah! (N'osant le regarder.) Serais-tu de son parti?

CHARLES, revenant à lui-même. Tu maudis Charles!... Va, c'est

Digitized by Google

avec justice... Et cependant.. (Lui donnant de l'or, sa chaîne et d'autres bijoux.) Tiens, tiens, mère infortunée, prends le peu d'or qui reste en mon pouvoir... ces pierreries... misérables débris des grandeurs que j'abhorre... Ils te rendront du moins les biens que Charles t'a ravis... Fuis!... emporte ton fils, et, pour seule récompense, cesse de me maudire.

MARCELINE. Te maudire!... (Le regardant avec étonnement.) Dieu! que vois-je? sous cette simple armure, c'est Charles! O prodige! Mon Dieu! je te rends grâce, il m'a rendu mon fils; ah! je veux égaler son bienfait et lui sauver la vie.

CHARLES. Toi?

MARCELINE. Roi de Bourgogne, écoute-moi... Non, ce ne peut être le hasard qui m'a conduite à tes pieds; qui t'a fait sauver le seul enfant qui me reste; qui a voulu que je te dusse mille fois plus que la vie! Non! c'est l'ouvrage de la Providence qui m'a choisie pour te sauver toi-même, et préserver tes jours, tandis que sur les bords du fleuve on proclame ton trépas.

CHARLES. Mon trépas!

MARCELINE. Tous les yeux abusés, même ceux de tes amis, ont vu rouler dans le fleuve un guerrier qui te ressemble et qui porte une pareille armure.

CHARLES; il a écouté avec attention, et comme frappé d'une idée subite. Dieu, quel rapport étrange!... Quelle clarté soudaine brille à mes yeux!

MARCELINE. Pendant que, sur la rive ensanglantée, vainqueurs et vaincus se disputent avec rage ces restes défigurés, fuis, Charles; prends les chemins de l'Helvétie, dirige-toi vers les montagnes; Marceline guidera les pas du sauveur de son fils! Rien ne peut plus t'attacher à ces lieux couverts de sang et de ruines; eh bien, Marceline reconnaissante ne te quittera jamais.

CHARLES. Oui, c'est la Providence qui t'a guidée vers moi! et c'est elle qui m'inspire la plus terrible résolution! Spectre vengeur! génie funeste de la mort, ta prédiction va s'accomplir! Oui, je suis tombé du trône : de revers en revers, d'abîmes en abîmes, me voilà parvenu au fond du précipice. Je n'existe déjà plus; on se réjouit de mon trépas, et vivant, vivant encore, j'entends maudire ma mémoire! Achevons mon destin.

MARCELINE. Que dis-tu?

CHARLES. Femme généreuse, cœur magnanime, j'accepte ton bienfait; car un pouvoir surnaturel nous commande à tous deux. Mais jure par cet enfant que j'ai rendu à ton amour, jure d'exécuter fidèlement ce que je vais te prescrire, et de garder ensuite sur le sort de Charles un éternel silence. (Marceline fait le serment que Charles lui demande.) Les deux armées, dis-tu, proclament la mort de Charles?.. Eh bien! que Charles soit mort pour l'univers. Vaincu, humilié, dégradé par le malheur et victime de la fatalité, je ne veux point offrir mon désespoir en spectacle. J'abandonne sans regrets les hommes qui m'ont trahi, le monde que je n'ai pu soumettre. Que mes ennemis se réjouissent à l'aspect du cadavre qu'ils prennent pour ma dépouille; un ami, un seul pleurera sur ma tombe et je serais consolé

MARCELINE. Que vas-tu devenir?

CHARLES. Je pars! Inconnu, oublié, mort comme si déjà je reposais dans le cercueil, pendant que mon nom s'effacera du souvenir des hommes, je finirai ma carrière...

MARCELINE. Où donc?

CHARLES. Au Mont-Sauvage.

MARCELINE. Au Mont-Sauvage! toi?

CHARLES. Je le veux! Confirme mes ennemis dans l'erreur qui les aveugle : que jamais, jamais ta bouche ne révèle le mystère qui va m'envelopper.

MARCELINE. Je le jure!

CHARLES. Je reçois ton serment... Cependant, pour un seul, oui, l'amitié me l'ordonne, pour Ecbert, mon frère d'armes, je te permets de l'enfreindre. Dis-lui que Charles existe... Mais jamais davantage.

MARCELINE. O prince infortuné! (Bruit éloigné.)

CHARLES. Qu'entends-je?

MARCELINE, regardant vers le fond. Sur un brancard couvert de feuillages, des guerriers en pleurs portent le corps d'un chevalier : toute l'armée l'accompagne. Les bannières déployées présentent les tristes ornements du deuil, et ce lugubre cortége s'avance vers cette tente... (Revenant vers l'avant-scène.) Hélas! roi de Bourgogne, c'est à toi que l'on rend cet hommage.

CHARLES. Allons, tout est fini pour moi... (Jetant les yeux autour de lui.) Donne-moi le manteau qui couvre ce cadavre. (Il montre un soldat tué.)

MARCELINE, effrayée. Ce manteau!

CHARLES. Hâte-toi. (Marceline va prendre le casque et le manteau d'un soldat.) Destin inexorable! j'épuiserai ta coupe amère! O ciel! accomplis aussi ta promesse, et sur le Mont-Sauvage, à Charles repentant, envoie ton ange de paix, ton ange de pardon. (A Marceline.) Donne, il est temps. (Il se couvre du casque et du manteau que lui présente Marceline.) L'univers est vengé, le roi de Bourgogne n'est plus.

MARCELINE, fondant en larmes. Ah! prince, tes malheurs, tes bienfaits ne s'effaceront jamais... (Elle attire son fils et se jette avec lui aux genoux de Charles.) Mon fils, imite ta mère, bénis ton sauveur!

CHARLES, les relevant. Arrête, arrête, Marceline! Charles n'est plus devant toi... mais le Solitaire du Mont-Sauvage emporte tes bénédictions! (Pendant qu'elle lui baise les mains et que lui-même embrasse son fils, le cortége qui accompagne le corps du chevalier qu'on prend pour Charles commence à entrer; Charles aussitôt s'éloigne rapidement. Dans ce moment l'aurore commence à éclairer la colline; mais le devant de la scène, l'intérieur de la tente restent dans l'obscurité. — Le cortége s'avance, Ecbert et les principaux chevaliers marchent à droite et à gauche du corps. — Le duc de Lorraine, ses officiers, etc., le suivent. L'armée et les villageois viennent ensuite. — On place le brancard au milieu de la tente. On pose sur le manteau qui couvre le chevalier, le sceptre, la couronne et les armes de Charles qui sont sur la table; puis on élève autour de lui toutes les bannières ornées de crêpes. Les chevaliers des deux armées, le duc de Lorraine, etc., lui rendent le salut d'armes, et tous les guerriers baissent leurs lances. — Au moment de ce grand tableau militaire, on voit Charles, sur la colline éclairée, gravir lentement, enveloppé de son manteau noir. — Marceline, qui le cherche des yeux, l'aperçoit. Aussitôt elle saisit la main d'Ecbert, le tire à part, et lui montre le duc de Bourgogne qui tend les bras à son ami. Personne ne remarque ce mouvement, et la toile tombe sur cet ensemble grave et imposant.)

ACTE PREMIER.

Une vallée couverte de bois, se prolongeant au fond entre les coteaux escarpés, sur lesquels un chemin serpente. A mi-côte, un chalet. Aux premiers plans, d'un côté, l'entrée du monastère d'Underlach. De l'autre côté, en face, une autre partie de ce vieux bâtiment, telle qu'une antique chapelle, et tout l'espace compris entre ces deux bâtiments, formant comme une espèce de grand vestibule à travers lequel on voit toute la vallée. Près des deux corps de bâtiments, des bancs de pierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, il fait nuit; le jour est près de paraître.)

LE SOLITAIRE, et, peu après, MARCELINE.

(Le Solitaire est appuyé silencieusement sur les restes d'une colonne brisée; il est immobile, plongé dans une profonde rêverie, et sous son costume religieux, mais enveloppé d'un grand manteau noir. Après un long silence, occupé par une musique douce qui annonce que tout est dans le repos, une cloche d'un timbre argentin sonne trois coups. Le Solitaire se relève brusquement et jette un regard autour de lui.)

LE SOLITAIRE. Quoi! déjà la cloche du monastère annonce la troisième heure! Le jour va paraître, et, comme le criminel qui redoute sa clarté et n'ose que dans les ténèbres s'approcher de la demeure des hommes, il faut quitter l'heureuse vallée et retourner au Mont-Sauvage. Ah! que le silence et l'obscurité ont de charmes pour les cœurs malheureux! Chaque fois que la nuit couvre les monts, je descends de ma solitude et je viens respirer auprès de cet asile où l'innocence repose... O destin! au pied du Mont-Sauvage, où Charles expie ses crimes, tu as placé la demeure de la fille de Saint-Maur! Et moi, coupable du meurtre de son père, j'ose permettre à mes yeux de contempler cet ange de vertu!... Non, non, jamais elle ne saura le tourment que j'endure! Ainsi que les timides habitants de ces contrées superstitieuses, son cœur frémit, sans doute, au nom du Solitaire, et, cependant, le Solitaire ne veille au Mont-Sauvage que pour la protéger... Mais je m'oublie; bientôt la clarté des cieux viendra me trahir. (Marceline sort doucement du chalet, observe le Solitaire, s'assure si personne ne l'aperçoit, et s'avance en donnant les marques du plus vif intérêt.) Adieu, chère Elodie! vierge du monastère, repose comme l'innocence! Que le sommeil des anges ferme ta paupière!... Hélas! le remords, le désespoir ont desséché la mienne!... Adieu! je retourne au Mont-Sauvage. (Comme il se retourne et va partir, Marceline se trouve à ses genoux, saisit sa main et la baise.) Ciel! qui m'ose approcher?

MARCELINE. Une mère reconnaissante!

LE SOLITAIRE. Quel bien t'ai-je fait? Qui es-tu?

MARCELINE. La villageoise de Nancy, Marceline, sauvée par ton courage, heureuse et riche par tes bienfaits.

LE SOLITAIRE. Marceline? je me souviens... Tu m'as trahi?

MARCELINE. Non, jamais!

LE SOLITAIRE. Tu m'as suivi?

Digitized by Google

MARCELINE. Pour te servir sans révéler ton secret.

LE SOLITAIRE. Et tu habites?...

MARCELINE. Ce chalet... un riant domaine l'entoure; je l'achetai de l'or que tu me donnas. Mon fils, mon cher enfant repose sous ce chaume paisible; sans toi je pleurerais sur sa tombe. La charmante Élodie, l'ange de la vallée, vient tous les jours visiter ma chaumière, et nous parlons du Solitaire.

LE SOLITAIRE. Vous parlez du Solitaire?

MARCELINE. Malgré les bienfaits que tu répands chaque jour, le mystère qui te couvre, ton pouvoir invisible épouvante la contrée, et la frayeur invente sur toi les plus terribles récits. Je te défends avec courage et je publie tes vertus.

LE SOLITAIRE. Eh quoi! pour un peu d'or un pareil dévouement!... Mais pourquoi ne t'es-tu pas encore offerte à mes regards?

MARCELINE. Je n'osais; mais du chalet que j'habite, souvent, la nuit, je t'ai vu à cette place. Trois fois je t'ai suivi: trois fois j'ai surpris tes soupirs... Rassure-toi, l'innocente Élodie en ignore la cause, et, moi-même, je ne ferais pas cet aveu si je n'avais besoin aujourd'hui de ton secours.

LE SOLITAIRE, avec intérêt. De mon secours? Pour toi?

MARCELINE. Non, pour la fille charmante sur qui tu veilles quand tout repose.

LE SOLITAIRE. Pour Élodie! Grand Dieu! Ah! quel danger la menace? Parle...

MARCELINE. Un jeune guerrier doit arriver ce matin au monastère. Tu le connais, c'est ton ami.

LE SOLITAIRE. Ecbert?

MARCELINE. Lui-même; il adore Élodie.

LE SOLITAIRE. Lui!... O ciel!

MARCELINE. La fille de Saint-Maur lui est promise depuis trois mois.

LE SOLITAIRE. Par qui?

MARCELINE. Par le baron d'Herstall, le parent, le tuteur, le second père d'Élodie. Anselme doit les unir : tout est prêt pour leur hymen.

LE SOLITAIRE. C'est impossible!... On ne sait pas... Ecbert ne fut jamais un perfide, un parjure!... Cependant, s'il était aimé... Grand Dieu!.. Achève.

MARCELINE, observant le Solitaire. La jeune orpheline est venue hier, tout en larmes, se jeter dans mes bras. Elle n'ose refuser... Ecbert est violent, passionné... Je tremble...

LE SOLITAIRE. Son âme est généreuse; respecte l'ami de Charles. (Marceline paraît surprise; le Solitaire tire des tablettes et écrit quelques lignes.)

MARCELINE. Quoi! ce que je t'apprends ne te cause aucun trouble.. aucun courroux?.. Tu m'étonnes!...

LE SOLITAIRE, froidement, en écrivant. Nul regard ne pénètre jusqu'au fond de mon âme.

MARCELINE. Du moins, toi qui peux tout sur Ecbert, peut-être...

LE SOLITAIRE. Quand Ecbert paraîtra dans ces lieux, il suffira que tu remettes ce billet à Élodie. (Il lui donne le billet qu'il vient d'écrire.)

MARCELINE. De ta part?

LE SOLITAIRE. Non. (Réfléchissant.) Mais, pour sa sûreté, si tu le crois nécessaire... (Marceline a jeté vivement les yeux sur le billet.)

MARCELINE, avec joie. Quoi! tu sais?... (Musique champêtre fort éloignée et qui cesse promptement.)

LE SOLITAIRE, sombre et inquiet. Paix!.. Le jour commence à paraître et ces sons nous annoncent... Adieu, adieu, Marceline, je veillerai sur le monastère... Cependant, s'il fallait qu'un autre... O ciel! n'ordonne pas que je sois plus malheureux encore!.. Silence! n'oublie jamais que Charles n'existe plus! (Il gravit précipitamment la colline et disparaît dans la montagne. Le jour vient insensiblement.)

SCÈNE II.

MARCELINE, puis ÉLODIE.

MARCELINE. Noble et malheureux prince! quel sera ton destin? Oh! s'il m'était permis d'éclairer Élodie!.. Quel bruit entends-je? (Elle cherche et regarde vers le monastère.) On ouvre la porte du monastère... L'aurait-on aperçu? J'entrevois une jeune fille... c'est Élodie!.. Quoi! si matin! Quel motif? Elle hésite à sortir... Elle paraît craindre... Observons-la. (Marceline se retire et se cache dans la chapelle. Élodie sort vite, puis s'arrête avec crainte, écoute, regarde autour d'elle, puis, d'un air toujours inquiet, cherche autour du monastère, examine partout, puis revient lentement et s'arrête pensive. Marceline, sans approcher, observe tous ses mouvements, elle continue à l'écouter.)

ÉLODIE. Allons, il n'est plus là!.. Aurais-je fait un rêve? Oh! non!.. Hier aussi, je l'ai vu... à la même heure... là, immobile, et les regards fixés sur les vitraux... Était-ce moi qu'il contemplait? Moi!.. oh! je ne dois pas le penser... et pourtant j'éprouve un trouble!.. Mais quel peut être cet inconnu dont les traits m'ont semblé si beaux? Pourquoi vient-il ici dans les ténèbres?.. S'il était malheureux?.. s'il n'osait demander un secours?.. Ah! je songe... Il va sans doute au village, et du haut de la colline on découvre la route; si je pouvais l'apercevoir... Courons... (Elle court vers la colline. Marceline s'avance aussi rapidement pour continuer à la voir. Comme la jeune fille va monter la colline, le Solitaire paraît tout en haut de la montagne. La clarté vive du soleil levant frappe alors sur la montagne et sur lui. Élodie s'arrête effrayée.) Ah! c'est lui. (Elle reste immobile à l'endroit où elle est.)

MARCELINE, sur l'avant-scène. C'est lui! (Le Solitaire s'arrête, jette un regard sur Élodie, lui tend les bras, puis, d'un geste imposant, commande le silence à Marceline et disparaît.)

ÉLODIE. Ah! c'est toi, bonne Marceline!.. (Elle court à elle avec effroi, et se jette dans ses bras.)

MARCELINE, l'embrassant. Chère Élodie, aimable fille, pourquoi tremblez-vous?

ÉLODIE. Oh! si tu savais... Mais, toi-même, tu étais là: n'as-tu pas vu?

MARCELINE, feignant d'ignorer. Quoi donc?

ÉLODIE. Tu le demandes! (A elle-même.) Cet être mystérieux, ce personnage inconnu n'apparaîtrait-il qu'à moi seule? (S'adressant vivement à Marceline.) Marceline, je t'en prie, éclaire mon esprit. On dit que ce pays est rempli de prodiges, d'apparitions terribles, de spectres menaçants. Je n'ose confier mes craintes à mon tuteur, au père Anselme; ils les traiteraient avec dédain; mais toi, bonne Marceline, penses-tu que le ciel permette les merveilles que l'on raconte du pic Terrible, du monastère d'Underlach, de la tour des Esprits?.. (Elle se rapproche avec crainte de Marceline.)

MARCELINE. Ma chère enfant, comme vous, j'écoute avec respect les paroles du père Anselme, et je sais que, dans ces contrées agrestes, les crédules montagnards ont d'étranges superstitions. Mais, sans offenser le ciel, on peut croire aux prodiges, au pied du Mont-Sauvage qu'habite le Solitaire.

ÉLODIE, avec effroi. Le Solitaire!

MARCELINE. Élodie, pouvez-vous trembler à ce nom?

ÉLODIE. Tu sais bien, Marceline, qu'on n'ose le prononcer; il est trop redoutable!.. (Élodie paraît tomber dans une profonde rêverie. Marceline la regarde avec une tendre affection. La musique villageoise annonce gaîment l'arrivée des montagnards. Quelques-uns descendent rapidement la montagne.)

PANTOMIME.

Les jeunes pâtres, descendus de la montagne, accourent vers Marceline qui va aussi au-devant d'eux, et lui apprennent que leurs compagnons arrivent. Marceline, d'un air riant, leur montre Élodie. Ils aperçoivent la jeune orpheline, courent la saluer, puis deux d'entre eux vont frapper à la porte du monastère, tandis que les autres montrent la colline à Élodie et à Marceline avec l'air de la joie.

Pendant cette action, l'enfant de Marceline sort du chalet, s'avance jusqu'au milieu de la montagne, et avec des gestes de joie annonce que tous les montagnards arrivent. Puis il accourt embrasser sa mère et va baiser la main d'Élodie qui lui rend ses caresses.

Alors paraissent sur la colline, descendant joyeusement, tous les habitants d'Underlach, conduisant d'un air de fête un couple de jeunes mariés accompagnés de leurs vieux parents. A leur tête, un vieillard aveugle est conduit par un enfant.

A l'aspect de cette troupe champêtre qui respire la gaîté, et s'arrête un moment sur la montagne en jetant des cris de joie et agitant en l'air les chapeaux, Élodie paraît enchantée.

Toute la troupe arrive. Aussitôt la jeune orpheline se voit entourée des villageois. Les deux futurs époux se jettent à ses genoux, en couvrant ses mains de baisers; les vieux parents semblent la bénir avec attendrissement, et tout le monde à la fois lui présente des bouquets.

La surprise d'Élodie est extrême; elle ne peut comprendre ce qu'elle voit. Dans ce moment, le baron d'Herstall et Anselme sortent du monastère amenés par les deux pâtres qui y sont entrés, et tous les deux, également surpris, s'arrêtent et contemplent la jeune orpheline, confuse des hommages qu'elle reçoit.

SCÈNE III.

HERSTALL, ANSELME, ÉLODIE, MARCELINE, UN VIEUX PATRE, père de la mariée, UNE PAYSANNE, L'AVEUGLE, L'ENFANT DE MARCELINE, tous les VILLAGEOIS et MONTAGNARDS.

ÉLODIE, attendrie et confuse. Que faites-vous, mes amis?.. Oh! levez-vous! Élodie n'est que votre compagne. (Allant vers Herstall.) O mon père! pourquoi me rend-on cet hommage? Qu'ai-je donc fait?

LE VIEUX MONTAGNARD. Bonne et chère demoiselle, laissez-nous vous bénir! La Providence vous a conduite dans ces montagnes pour y répandre ses bienfaits. Dès que vous paraissez

Digitized by Google

chez quelque pauvre montagnard, vous apportez dans sa chaumière la joie et la richesse. Vous vous occupez sans cesse du bonheur de nos familles, et vous venez de faire encore celui de nos enfants.

ÉLODIE. Moi ?

HERSTALL. Chère Élodie !

LE VIEUX MONTAGNARD. Oui, monsieur le baron ; nous ne pouvions les marier, parce que nous étions pauvres. Cet ange est venu dans ma chaumière, il a vu couler leurs larmes, et à peine était-il parti, qu'on apporta de l'or... (La mère de la mariée montre une grosse bourse.) de la part d'Élodie, pour doter notre fille. (Les jeunes mariés et leurs parents veulent de nouveau se jeter aux pieds d'Élodie.)

ÉLODIE. Arrêtez !.. Quel mystère !.. Ce n'est pas moi...

MARCELINE, vivement. C'est vous, oui, c'est vous, aimable fille !.. Vous ignorez votre pouvoir ?.. Partout où l'ange du monastère a porté ses regards, le Solitaire du Mont-Sauvage répand ses bienfaits.

TOUS. Le Solitaire !.. (Tout le monde reste frappé d'étonnement, mais Élodie est extrêmement émue.)

ÉLODIE. O mon père ! et vous, respectable Anselme, quel est donc cet homme étonnant, ce Solitaire... dont le nom seul inspire tant de terreur ?

HERSTALL. Ma fille, il n'est personne qui puisse t'éclairer ; un mystère impénétrable enveloppe l'inconnu du Mont Sauvage. Sa retraite est inaccessible, et jusqu'à ce jour personne n'a vu ses traits.

ÉLODIE, préoccupée. Personne n'a vu le Solitaire !..

ANSELME. Pardonnez moi, je l'ai vu.

TOUS. Vous !.. (On se rapproche pour écouter Anselme.)

ANSELME. Je revenais d'Avranches. En passant le torrent, j'entends des cris perçants ; un enfant roulait dans l'abîme. A l'instant, un inconnu paraît sur le roc, jette le manteau qui le couvre, se précipite dans le gouffre, sauve par un miracle l'innocente créature et la rend à sa mère.

ÉLODIE. Grand Dieu !

ANSELME. Soudain il se dérobe à la reconnaissance et se perd dans la forêt.

HERSTALL. C'était le Solitaire ?

ANSELME. Nul autre n'eût accompli ce prodige. Je crois encore le voir... (L'attention redouble, surtout de la part d'Élodie qui est très-agitée.) Sa taille était majestueuse ; toute sa figure me parut noble et fière. Sous le manteau noir qu'il jeta, il portait une robe blanche, flottant jusqu'à terre, et je remarquai sur sa poitrine le signe des chrétiens. (A ces derniers mots, Élodie chancelle et cherche un appui dans les bras d'Herstall.)

HERSTALL. Ma fille, chère Élodie, quel effroi subit !.. (On s'empresse autour d'elle ; Marceline l'observe avec inquiétude.)

ÉLODIE. O mon père ! cet homme... ce Solitaire...

HERSTALL ET ANSELME. Eh bien ?

ÉLODIE, avec un peu d'égarement. C'est donc lui... oui, c'est lui que j'ai vu !

HERSTALL. Toi !..

ANSELME. Grand Dieu !

ÉLODIE, s'animant. Un soir, à l'approche d'un orage, je rentrais au monastère. Le vent soufflait avec force, et les éclairs brillaient. Dans ma course rapide, je perdis le ruban qui me servait de ceinture. Quand la tempête fut calmée, je revins sur mes pas. Le ciel alors était pur, et la lune éclairait le bosquet. A sa pâle lueur, j'aperçus un être inconnu : il était vêtu de la robe, du manteau que vient de dépeindre Anselme ; il portait une croix et tenait le ruban que j'avais égaré. Je m'arrêtai, saisie d'effroi ; mais un pouvoir surnaturel attachait sur lui mon regard. Les yeux levés vers le ciel, il était resté immobile. Un léger bruit dans le feuillage l'arrache à sa rêverie. Il regarde d'un air craintif, m'aperçoit !.. J'allais fuir... il avait disparu. Mais depuis, deux fois encore cette étrange apparition s'est offerte à mes yeux ; ici même, là, mon père, la nuit, quand tout repose, j'ai vu cet homme redoutable... mais dont les traits sont si touchants !

MARCELINE, à part. Le voile est déchiré ; la voilà donc instruite ?

HERSTALL. Il vient ici ?

ANSELME. Et vous osez, Élodie, arrêter vos regards sur cet homme ?

ÉLODIE. Oh ! j'étais attendrie ! et si j'avais écouté mon cœur...

HERSTALL. Imprudente !

ANSELME. Éloignez cet intérêt funeste ! Fuyez comme le génie du mal, comme l'esprit des ténèbres celui qui n'oserait supporter la clarté des cieux ! qui va cacher sa retraite dans les rochers inaccessibles ! qui ne marche que la nuit, s'enveloppe de prestiges et cherche sa sûreté dans l'épouvante qu'il inspire ! Non ce n'est point ainsi que la vertu s'annonce ; mais le crime toujours s'enveloppe du mystère !

MARCELINE. Le crime ! Arrêtez, Anselme ! est-ce à vous d'être injuste ! (S'adressant aux montagnards.) Quoi ! vous accusez celui qui se montre partout où retentit l'accent de la douleur ! vous accusez le père des malheureux ! le sauveur de vos enfants ! celui qui conduit à l'hymen les amants que le malheur sépare ! Ingrats ! vous l'accusez ! ah ! jugez-le sur ses bienfaits et bénissez le Solitaire. (Des sons de cors retentissent, quelques montagnards courent sur la colline.)

HERSTALL. Les sons du cor annoncent l'arrivée d'Ebert et des chevaliers français.

ÉLODIE. Déjà, ô ciel !

HERSTALL. Ma fille, ce jour verra sans doute accomplir ma plus chère espérance. Je vais au-devant du comte de Norendall, attends notre retour. Vous, Anselme, conduisez ces amants au temple et bénissez leur union. (A tous.) Vous reviendrez ici célébrer ce jour de fête. Allez.

MARCELINE, bas à Élodie. Soyez sans alarmes, l'homme des prodiges veille sur vous. (Anselme a observé Marceline d'un regard sévère ; il paraît frappé du mouvement de surprise que laisse échapper Élodie. Le baron d'Herstall a reçu les adieux des villageois. Des domestiques sortent du monastère pour l'accompagner. Les mariés, leurs parents et les jeunes filles viennent saluer Élodie. Près de partir, Herstall embrasse l'orpheline. Enfin il part avec ses gens pour la montagne. Anselme suit un autre chemin avec les fiancés et tous les montagnards. Marceline et son fils rentrent dans leur chalet et Élodie reste seule.)

SCÈNE IV.

ÉLODIE, et peu après LE SOLITAIRE.

(Pendant qu'Élodie, pensive et se croyant seule, se parle à elle-même, le Solitaire revient, entrant assez vite et d'un air inquiet par une coulisse à sa droite. Il jette un regard autour de lui, et, voyant Élodie, il s'approche et l'écoute sans en être vu, se tenant un peu derrière elle.)

ÉLODIE. Hélas ! quel doit être mon sort ? Le comte Ebert arrive ; partout j'entends son éloge ; rien ne devrait en éloigner mon cœur, et je frémis à la pensée de le revoir... Toutes mes idées s'égarent, se confondent ! Une voix secrète semble me dire qu'un grand événement se prépare... O Solitaire !...

LE SOLITAIRE, à part. Dieu !

ÉLODIE. Toi que tout le monde redoute, est-il vrai, est-ce toi qui doit protéger l'orpheline ?

LE SOLITAIRE, avec transport. Le Solitaire te le jure !

ÉLODIE. Ciel !... c'est lui... Je me meurs. (Prête à perdre connaissance, le Solitaire la reçoit et la soutient dans ses bras.)

LE SOLITAIRE. Élodie ! Élodie, ne m'as-tu pas appelé ?

ÉLODIE, se dégageant de ses bras. Vous ! vous, l'homme du Mont-Sauvage ! (D'un air craintif et suppliant.) Ah ! ne m'approchez pas !

LE SOLITAIRE, d'un ton triste, avec beaucoup de douceur, puis avec exaltation. Je t'inspire donc bien de l'effroi ? Hélas !... si tu savais... Ange du monastère, ah ! ne t'éloigne pas : ta présence, ton regard, le son de ta voix semblent verser dans mon âme le bonheur et la joie qu'on doit goûter dans les cieux !.. Arrête un moment ! peux-tu craindre le malheureux qui tombe à tes genoux ? (Il se met à genoux d'un air suppliant et loin d'elle.)

ÉLODIE. O ciel ! que me dit-il ?... Quoi ! c'est lui que je vois !... Que se passe-t-il dans mon âme !.. (Faisant un mouvement vers lui.) Je voudrais... (S'arrêtant.) Oh ! je n'ose !...

LE SOLITAIRE, se relevant. Je le vois, Élodie, mon aspect épouvante l'innocence ; mon infortune sans mesure loin de moi repousse tous les cœurs. Hélas ! fille angélique, dis un mot, je pars ; tu ne me reverras plus ! (Il fait quelques pas pour s'éloigner.)

ÉLODIE, d'une voix tremblante. Arrêtez !...

LE SOLITAIRE. Élodie !..

ÉLODIE, effrayée. Qu'ai-je fait ?... Je ne puis comprendre ce que j'éprouve... (Le regardant avec attendrissement.) Hélas ! il est malheureux... je vois couler ses larmes. Solitaire !.. (Il fait un pas vers elle, elle recule aussitôt.) Non, non, je ne dois pas vous revoir ! Éloignez-vous ! Oh ! oui, éloignez-vous !

LE SOLITAIRE, douloureusement. C'en est donc fait !... l'ange de la paix et de pardon détourne de moi son regard !.. Tu l'ordonnes ?.. Il suffit. (Prêt à partir, s'arrêtant.) Mais avant de te quitter, permets au malheureux qui te dévoue sa vie de remplir sa mission. Un chevalier fameux par son rang, son courage, vient demander ta main.

ÉLODIE, avec surprise. Il le sait !

LE SOLITAIRE. Si tu l'aimes, Élodie, couronne sa tendresse, il est digne de toi. Mais si ton cœur refuse son hommage, fille chérie, sois sans alarmes. Le Solitaire veille sur toi et commande à tous les autres.

ÉLODIE, sans oser le regarder, mais avec un mouvement de satisfaction. Le solitaire veille sur moi !... Comment ai-je pu mériter un si tendre intérêt ?

LE SOLITAIRE. Que ne puis-je te le dire !... Non loin d'ici, parmi ces monts déserts, il est un mortel bien à plaindre !... Sa destinée l'a conduit sur tes pas ; il t'a vue, et son âme a pour jamais conservé ton image. (Élodie l'écoute avec un grand

Digitized by Google

trouble, mais n'ose tourner ses regards sur lui.) Un soir, dans les bosquets du cloître, il osa s'emparer d'un ruban que le vent avait détaché de ta parure... (Il tire le ruban de son sein.) Il croyait, l'insensé, tenir le talisman qui devait rendre le repos à son cœur. Le talisman fatal n'a fait qu'irriter un amour sans espoir. Aujourd'hui que l'hymen doit peut-être engager Élodie, je viens te rapporter ce gage qu'il ne méritait pas... Le voilà... (Élodie prend le ruban et reste immobile, respirant à peine.) Hélas ! quelquefois à tes regards lorsqu'il s'offrira, ange du monastère, plains le coupable qui te l'avoit ravi ! (Il sort rapidement. Marceline accourt aussitôt. Élodie ne s'est pas retournée.)

SCÈNE V.

ÉLODIE, MARCELINE.

MARCELINE, accourant. Élodie !... Élodie !... voilà les chevaliers.

ÉLODIE, sans l'écouter. O Marceline !... regarde !

MARCELINE. Ce ruban !... c'est celui...

ÉLODIE, d'un air presque égaré. Oui, lui même... ô Marceline !... (Avec joie.) Il m'aime !... (Avec une frayeur subite.) Il m'aime !... Ah ! je suis perdue !... (Elle se jette dans les bras de Marceline.)

MARCELINE. Chère enfant, on vient !... Au nom du ciel, calmez-vous, rappelez votre courage. (Une musique guerrière retentit. Des montagnards accourent, annonçant à Élodie, qui s'efforce de se remettre, l'arrivée des chevaliers.)

SCÈNE VI.

HERSTALL, ECBERT, AMALDY, CHEVALIERS, ÉLODIE, MARCELINE, SERVITEURS DU BARON, MONTAGNARDS.

(Le baron, Ecbert et les chevaliers, ainsi que les serviteurs et les montagnards arrivent par la montagne. Du haut des rochers, Ecbert aperçoit Élodie, et son empressement éclate dans tous ses mouvements.)

ECBERT. Noble fille de Saint-Maur, Ecbert, plus que jamais épris, met à vos pieds son hommage, son amour et sa vie. (Il met un genou en terre et baise la main d'Élodie qui cherche à la retirer.)

ÉLODIE. Chevalier... (Ecbert se relève d'un air affligé, et regarde Amaldy, qui observe Élodie.)

HERSTALL, à Ecbert. Excusez sa timidité.

ECBERT, soucieux, se remettant par degrés. Nous venons protéger cette vallée. Après la ruine de Charles, le plus grand des héros... (Herstall et Élodie font un mouvement qui marque du mécontentement.) le duc de Lorraine, par ses bienfaits, m'attacha à sa fortune. Le roi de France, délivré du terrible Charles, tourna ses armes contre René, et tandis que ses armées combattent vers le nord, ses ministres soulèvent le Midi ; à force d'or, ils espèrent entraîner l'Helvétie, et déjà un rassemblement formidable de montagnards, conduits par le traître Palzo, croyant cacher sa marche à travers les montagnes, se dirige sur la Lorraine : nous venons l'arrêter. Chère Élodie, Ecbert ne pouvait laisser confier à nul autre le soin de veiller sur votre asile. Ah ! bientôt, en combattant pour son nouveau souverain, puisse-t-il aussi défendre la plus charmante épouse !... (Il la regarde avec inquiétude ; elle reste les yeux baissés.)

HERSTALL. Ma fille, tu le vois, le tumulte des armes, l'éclat du monde et la pompe des cours n'ont point changé le cœur d'Ecbert. (Elle lève les yeux au ciel avec tristesse.)

ECBERT, à part. Quelle froideur ! (A Amaldy.) J'éclaircirai le doute affreux qui s'élève dans mon âme.

HERSTALL, aux chevaliers. Chevaliers, entrons au monastère. (Aux montagnards.) Vous, allez, et ramenez avec Anselme les villageois qui sont au temple. Ces nobles chevaliers assisteront à la fête.

MARCELINE, à Élodie. Demeurez avec moi.

ECBERT. Amaldy, reconnaissez les environs du monastère ; faites observer la route de Moral. (Bas.) Sachez des villageois...

AMALDY, bas. Je comprends ; comptez sur moi.

ECBERT, à part. Dieu ! si j'étais trompé !

HERSTALL, à Ecbert. Seigneur, on vous attend. (Ecbert, d'un air soucieux et défiant, s'avance vers Élodie et lui présente la main.)

ÉLODIE, retenue par un geste de Marceline. Chevalier, je vais suivre mon père. (Ecbert fait un mouvement d'humeur et de surprise. Les montagnards saluent et sortent. Ils vont au temple. Amaldy s'éloigne d'un autre côté, avec quelques guerriers. Herstall rentre dans le monastère avec les serviteurs. Marceline et Élodie restent.)

SCÈNE VII.

ÉLODIE, MARCELINE.

(Élodie regarde Marceline avec surprise et curiosité ; celle-ci s'assure que personne ne l'observe, puis elle vient vivement à Élodie et tire un billet de son sein.)

MARCELINE. Aimable fille, écoutez-moi. Cette nuit l'homme du mystère m'est apparu. « Demain, m'a-t-il dit, aussitôt que le comte Ecbert arrivera dans ces lieux, tu remettras ce billet à Élodie. »

ÉLODIE. A moi !...

MARCELINE. Lisez ! Il y va de votre bonheur. (Marceline s'éloigne, regarde si personne ne l'a vue. Élodie tient un moment le billet, incertaine de ce qu'elle doit faire.)

SCÈNE VIII.

ÉLODIE, et peu après ECBERT.

ÉLODIE, se décidant, mais avec crainte, et lisant avec beaucoup d'émotion. « Jeune orpheline, dirige-toi sur cet avis. Le duc de Lorraine a promis la main de sa sœur au comte de Norendall. L'amour d'Ecbert pour Élodie peut devenir pour tous un abîme de calamités. » (Avec joie.) Quel espoir !... O Solitaire ! je te remercie !

ECBERT. Il sort du monastère et s'avance sans bruit, tandis qu'Élodie relit encore le billet. Elle est seule... il faut que mon sort s'éclaircisse. (Il s'approche d'elle, voit qu'elle tient un billet et s'arrête.) Que vois-je ? (Élodie porte avec sentiment le billet à ses lèvres.) Ciel !

ÉLODIE, se retournant à cette exclamation. C'est lui !

ECBERT, cherchant à vaincre son émotion. Pardonnez, Élodie ; je n'ai pas eu l'intention de vous surprendre... (Elle fait un mouvement pour se retirer.) Oh ! je vous en supplie, daignez un moment m'écouter. Je n'ai pas à vous révéler le secret de mon âme, vous le connaissez, je vous adore...

ÉLODIE. Arrêtez, chevalier ; je ne dois pas, loin des regards de mon père, entendre de tels discours, et le futur époux de la duchesse de Lorraine ne doit point les adresser à la fille de Saint-Maur.

ECBERT, au comble de la surprise. Qu'ai-je entendu ! Quoi, vous savez ?... Par quel prodige ? (Elle lui présente le billet ouvert.) Ce billet ! Je reste anéanti ! Élodie, je l'avoue, le duc de Lorraine a daigné me proposer la main de sa sœur. Mais nul engagement sacré ne nous lie. Que dis-je ? le devoir, l'honneur m'obligent à rompre ce projet d'hymen : je ne pouvais plus rendre heureuse la princesse de Lorraine ; il n'est plus que vous sur la terre qui puissiez devenir la compagne d'Ecbert, car mon âme tout entière n'appartient plus qu'à vous !...

ÉLODIE. Seigneur, vous oubliez ce que la reconnaissance vous prescrit envers votre souverain, et ce que vous conseille l'intérêt de votre gloire. Oubliez l'orpheline ; c'est elle qui vous en prie. Elle ne peut désormais, elle ne doit plus répondre à l'époux futur de la duchesse de Lorraine. Permettez-moi de retourner auprès de mon père. (Elle le salue. Ecbert reste confondu. Elle rentre au monastère.)

SCÈNE IX.

ECBERT, et peu après AMALDY.

ECBERT. Cruelle !.. Ah ! tu n'as pu m'abuser ! Non, non, ce n'est pas l'époux prétendu de la duchesse de Lorraine que tu fuis par modestie ; c'est le rival d'un amant que ton cœur préfère. Ce billet fatal, je l'ai surpris sur tes lèvres ! Ah ! malheureux Ecbert. (Amaldy entre précipitamment.)

AMALDY. Seigneur, vous avez vu la fille de Saint-Maur ? Eh bien ?

ECBERT. Je suis trahi !

AMALDY. Je le sais.

ECBERT. Un rival !..

AMALDY. Je le connais.

ECBERT. Toi, grand Dieu !..

AMALDY. Un personnage inconnu, mystérieux, bizarre, est caché parmi ces montagnes. A l'aide de quelques prestiges, il passe aux yeux des grossiers montagnards pour un être surnaturel. C'est lui qui règne sur le cœur d'Élodie, car ce ne peut être que par amour pour cette noble et charmante fille qu'un étranger jeune encore, et versant l'or à pleines mains, abandonne l'univers pour ces tristes vallons.

ECBERT. Amaldy, c'est assez ! tu viens d'ouvrir mes yeux. Où est cet asile ?

AMALDY. Au Mont-Sauvage.

ECBERT, étonné. Son nom ?

AMALDY. Le Solitaire ! Vous ne pourrez l'atteindre, il s'est rendu inaccessible ; mais vous pouvez lui ravir celle qu'il veut vous enlever.

ECBERT. Moi !.. moi, traître envers le baron d'Herstall ! ravisseur d'Élodie, de celle qu'il chérit comme sa fille !

AMALDY. S'il le fallait pour la sauver ?

ECBERT. La sauver !.. Ah ! ce mot réveille tout mon amour ! Aimable et tendre fille !.. s'il était vrai qu'un monstre, qu'un barbare... Et, quand son cœur le chérirait autant que je l'adore, lui céderais-je mes droits ? Tu dis que je pourrais ?..

AMALDY. Cette nuit, tout sera prêt.

ECBERT. Arrête !.. toutes mes idées sont confuses... Mais la livrer à mon rival, jamais !..

Digitized by Google

AMALDY. Cachez votre trouble! (Marceline entre; voyant Ecbert et Amaldy, elle s'arrête, prête à s'éloigner, mais ce qu'elle entend la retient.)

ECBERT, avec feu. Élodie! Élodie! non, rien ne doit l'emporter sur mon amour! Amaldy, sois prêt; peut-être... Oui, s'il est certain que l'inconnu qui se cache dans ces vallons soit mon rival, s'il osait aimer celle que j'adore, cette nuit, cette nuit même, nous arracherons de ces lieux la fille de Saint-Maur!

MARCELINE, au fond et à part. Juste ciel!

AMALDY. On vient, silence! Rentrez au monastère.

MARCELINE, à part. Sauvons Élodie!

PANTOMIME.

La musique champêtre annonce le retour de la noce villageoise. Ecbert et Amaldy rentrent au monastère. Marceline court au chalet et amène son fils. La noce commence à entrer. Marceline veut emmener son fils, mais l'enfant, voyant les villageois, veut descendre la colline. Marceline le retient avec peine. Toute la noce est arrivée avec Anselme. Quelques montagnards vont frapper au monastère. Le baron d'Herstall amène sa fille; Ecbert, Amaldy, tous les chevaliers et serviteurs en sortent, et sont reçus par Anselme et les villageois. Pendant ce temps, Marceline, entraînant son fils, gravit jusqu'au haut de la montagne par le même chemin qu'a suivi la première fois le Solitaire. Enfin tout le monde se place pour la fête. *BALLET*. Il doit être gracieux, vif et court. A la fin, on présente un transparent portant cette devise : L'ANGE DU MONASTÈRE COMMANDE A L'HOMME DES PRODIGES. Aussitôt Ecbert et Amaldy se lèvent précipitamment, d'un air courroucé, Herstall et Anselme avec surprise et mécontentement, Élodie avec beaucoup de trouble.

SCÈNE X.

HERSTALL, ANSELME, ECBERT, AMALDY, ÉLODIE, LE VIEUX MONTAGNARD, LE VIEILLARD AVEUGLE, les CHEVALIERS et TOUTES LES PERSONNAGES DE LA FÊTE.

ECBERT, ne pouvant cacher son trouble et sa colère. Quel est donc cet inconnu du Mont-Sauvage sur qui votre pupille exerce un grand empire?

HERSTALL. Personne ici, chevalier, ne pourrait vous l'apprendre; cependant cet être incompréhensible mérite de fixer toute votre attention... (Pendant toute la scène, Ecbert ne cesse de fixer Élodie, dont l'embarras augmente continuellement.) et rien peut-être ne pourra vous en donner une plus juste idée, que le portrait qu'en ont tracé les montagnards eux-mêmes.

LE VIEUX MONTAGNARD. Voulez-vous, seigneur chevalier, entendre le chant du Solitaire?

ECBERT. Le chant du Solitaire? Oui, je désire l'entendre... (Fixant Élodie.) J'espère aussi le connaître lui-même. (Élodie se trouble beaucoup.)

LE VIEUX MONTAGNARD. Le connaître! Ah! seigneur, gardez-vous de le tenter. (Tous les villageois font un mouvement de frayeur.)

HERSTALL. Vous voyez l'effroi qu'il inspire.

LE VIEUX MONTAGNARD. Approche, bon Jérôme, approche, les chevaliers t'écoutent. (Une jeune fille amène le vieillard aveugle.)

LE VIEILLARD AVEUGLE. Mes bons Messieurs et mes belles dames, faites silence, écoutez bien le pauvre aveugle; ce sont des choses surprenantes et qui sont véritables. (Le jour baisse graduellement, de manière à ce qu'il fasse nuit close à la fin de la scène.)

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Vous qui connûtes les malheurs,
Ah! si, dans l'ombre du mystère,
Une main a séché vos pleurs,
Tombez aux pieds du Solitaire.

(Élodie paraît émue; elle sourit d'un air touchant.)

ECBERT, à part. Quelle émotion!

LE VIEILLARD, continuant le couplet.

Mais vous qui tremblez aux seuls noms
De spectre, d'urne funéraire,
Joyeux pâtres de ces vallons,
Fuyez le mont du Solitaire.

(Le visage d'Élodie peint un sentiment de douleur.)

ECBERT. Quel changement!

LE VIEILLARD.

DEUXIÈME COUPLET.

Amants, par le sort poursuivis,
Ah! si quelque Dieu tutélaire
A l'autel vous a réunis,
Tombez aux pieds du Solitaire.

(Élodie, plus attendrie, semble prête à s'approcher du vieillard.)

ECBERT. Plus de doute.

LE VIEILLARD, continuant.

Mais vous qui, soupçonnant les cœurs,
Dans les puissances du mystère
Ne voyez que crims et qu'horreurs,
Vieillards, fuyez le Solitaire.

(Les traits d'Élodie expriment l'indignation.)

ECBERT. Quel supplice!

LE VIEILLARD.

TROISIÈME COUPLET.

O vous qu'un pouvoir inconnu
Protégea sous l'humble chaumière ;
Vous qu'au bonheur il a rendu,
Tombez aux pieds du Solitaire.

(L'émotion d'Élodie redouble; elle essuie ses larmes.)

ECBERT. Des larmes!.. pour lui!

LE VIEILLARD, continuant.

Mais si le voile protecteur
Couvrait un monstre sanguinaire,
Si le serpent est sous la fleur,
Vierge, fuyez le Solitaire.

(Tout le monde a remarqué le trouble d'Élodie; elle se jette dans les bras des femmes qui sont auprès d'elle.)

ÉLODIE. Ah!..

ECBERT. Élodie!..

ÉLODIE. Tout mon sang s'est glacé!

ECBERT, à part, à Amaldy. Va, je n'ai que trop vu la vérité! Que tout soit prêt. (Amaldy sort précipitamment. Il fait nuit close. Deux valets et deux jeunes filles sortent du monastère avec des flambeaux.)

HERSTALL. Vous voyez l'état d'Élodie. Anselme, voici l'heure du repos, veuillez congédier tous ces bons montagnards. (Aux chevaliers.) Chevaliers, on va vous conduire aux logements qui vous sont destinés. (A Ecbert.) Vous, Ecbert, vous occuperez la grande tour. J'y reposerai près de vous : c'est un devoir de l'hospitalité de veiller sur son hôte.

ANSELME, regardant fixement Ecbert et d'un ton ferme. Comte de Norendall, vous voyez comme un vieillard vous reçoit dans son asile. Sous le toit de l'hospitalité, toutes les pensées de votre cœur doivent être pour la sainte amitié. Adieu, baron d'Herstall, que le ciel protège votre demeure! Et vous, jeune orpheline, dans le trouble qui vous agite, élevez votre âme innocente vers son auguste Auteur; mais défendez à votre souvenir de vous parler du Solitaire. (Tout le monde paraît surpris des paroles et du ton d'Anselme.) Adieu! Puisse toujours la paix habiter le monastère! (Il va pour se retirer; Élodie le retient avec douceur et se met à genoux. Anselme, selon l'usage ancien, lui donne la bénédiction du soir. Elle baise ensuite la main de son père et tout le monde se sépare. Les chevaliers sont emmenés par un des valets. Un second éclaire Herstall et Ecbert qui entrent dans la chapelle. Anselme a pris un autre chemin. Élodie et les deux femmes qui l'accompagnent se dirigent vers le monastère. Pendant que tout le monde, prêt à partir, s'adresse un dernier adieu, on voit Marceline descendre rapidement la montagne et disparaître. Enfin, Herstall, Ecbert, Anselme et les chevaliers ont disparu. Prête à entrer aussi et conduite par ses femmes, Élodie, pensive et préoccupée, s'arrête un moment et vient plus près sur l'avant-scène. Dans ce moment, Amaldy et deux autres chevaliers se glissent furtivement et s'approchent du monastère.)

SCÈNE XI.

ÉLODIE et les DEUX FEMMES portant des flambeaux, AMALDY et DEUX CHEVALIERS, ensuite ECBERT, après lui LE SOLITAIRE, et, à la fin de la scène, HERSTALL, MARCELINE et TOUS LES VALETS.

ÉLODIE. Hélas! je ne sais quelle terreur, quel vague et sinistre effroi s'empare de mon âme! Ah! si je dois subir quelque malheur inattendu, Solitaire! Solitaire! n'abandonnez pas l'orpheline! (Pendant qu'elle parle, Amaldy et les deux chevaliers sont entrés sans bruit dans le monastère. Élodie, agitée d'une crainte secrète, marche vers la porte et s'arrête de nouveau, écoutant autour d'elle. Les deux femmes qui l'éclairent l'engagent à rentrer. Elle surmonte enfin sa frayeur et s'avance plus vite. Ses deux femmes entrent les premières; mais, à peine ont-elles franchi le seuil, qu'elles reculent en poussant un cri. Les deux chevaliers se saisissent d'elles, leur arrachent les flambeaux qu'ils éteignent, et les entraînent en leur couvrant la bouche. Pendant ce temps, Amaldy s'est emparé d'Élodie qu'il tient par la main. Tout ce mouvement se fait avec la plus grande rapidité.)

ÉLODIE, au moment où les chevaliers paraissent. Dieu!...

AMALDY, pendant qu'on entraîne les femmes, saisissant Élodie. Silence!.. (Ecbert paraît.)

ÉLODIE. Ah! juste ciel!.. qui êtes-vous? que voulez-vous?

ECBERT. C'est moi! c'est moi!.. cruelle! A mon désespoir, reconnais le malheureux Ecbert.

ÉLODIE, qu'il veut entraîner. Ah! noble chevalier, ayez pitié de moi!... Mon père!

ECBERT. Silence!..

AMALDY. Partons!..

ÉLODIE, se débattant. Où m'entraînez-vous?..

ECBERT. Viens, viens! ta résistance est inutile. Ton Solitaire lui-même ne t'arracherait point de mes bras.

Digitized by Google

LE SOLITAIRE ; il entre brusquement, sans manteau, armé et la visière baissée. Arrête ! le Solitaire est devant toi.

ÉLODIE ; elle s'échappe des mains d'Ecbert et se jette aux genoux du Solitaire qu'elle embrasse.) Ah ! sauvez Élodie ! (Le Solitaire la couvre de son épée : Ecbert recule un pas et le regarde avec fureur. Amaldy sort précipitamment du côté où les chevaliers sont sortis.)

ECBERT. Audacieux, tu vas payer de ta vie... (Il est prêt à se précipiter sur lui le fer à la main.)

LE SOLITAIRE. Arrête, te dis-je !.. (Ecbert s'arrête interdit.) Relève-toi, noble fille ! (Il la relève, puis s'avance vers Ecbert et lui tend la main.) Ecbert de Norendall, approche !

ECBERT. Quels accents !.. son aspect... son armure funèbre !.. (Il le regarde avec crainte.)

LE SOLITAIRE, levant sa visière. Regarde-moi !

ECBERT. Juste ciel ! ô prodige ! c'est vous !..

LE SOLITAIRE. Silence !..

ECBERT. O mon souverain ! pardonnez... (Il se jette à ses genoux. Élodie est au comble de l'étonnement.)

LE SOLITAIRE. Ecbert, mon ami, c'est dans mes bras que tu dois te jeter. (Ecbert s'y précipite, ils se tiennent embrassés.)

ÉLODIE. Se peut-il !

AMALDY ; il accourt avec tous les chevaliers, l'épée à la main. Accourez ! Qu'il périsse !

ÉLODIE. Ah !

ECBERT, se jetant devant le Solitaire qui baisse sa visière. Arrêtez ! arrêtez ! ce glaive étendrait à mes pieds quiconque oserait approcher du Solitaire. (Tout le monde reste frappé de surprise. Marceline accourt avec Herstall et ses valets portant des flambeaux.)

MARCELINE. Venez, venez, seigneur.

HERSTALL. Ma fille !..

ÉLODIE, courant se jeter dans ses bras. Mon père, le voilà, c'est lui, c'est le Solitaire, il m'a sauvée !

HERSTALL. Le Solitaire !

LE SOLITAIRE, après un silence. Baron d'Herstall, ta fille adoptive n'a couru aucun danger : je veillais. Comte Ecbert, suis-moi ; vous tous, demeurez. (Tout le monde, immobile, le regarde dans le plus grand étonnement. Ecbert ordonne aux chevaliers d'ouvrir le passage et de rendre au Solitaire le salut d'armes. Les chevaliers se rangent. Le Solitaire prend la main d'Ecbert, et, pendant qu'ils sortent, Amaldy et les chevaliers font le salut d'armes. La toile tombe sur ce tableau.)

ACTE DEUXIÈME.

Une terrasse fort élevée. D'un côté de cette terrasse, à gauche de l'acteur, est une entrée dans le monastère ; de l'autre, un grand portique, fermant une des entrées extérieures du couvent. Une très-légère balustrade borde la terrasse du côté du précipice, dans toute la largeur du théâtre, sur lequel elle domine. Le milieu de cette balustrade s'ouvre devant un petit sentier inaperçu qui conduit au fond de la vallée. A droite de l'acteur, près de l'avant-scène, un banc. Au delà de la terrasse, les regards se perdent dans un gouffre ; et, en perspective, la vue immense du lac de Morat. A l'horizon, les Alpes couvertes de neiges.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLODIE, seule. Elle sort du monastère d'un air pensif et tenant un billet. Quel nouveau prodige pendant la nuit s'est encore opéré ! J'étais seule ; on veillait autour de moi, et je veillais moi-même, car le sommeil n'a point approché de mes yeux. Aucun bruit ne s'est fait entendre ; personne n'a paru, et, ce matin, quand l'aurore éclaira ma cellule, je trouvai ce billet... Quelle main invisible l'a placé près de moi ? (Elle lit.) « L'infortuné du Mont-Sauvage demande à l'orpheline un moment d'entretien. L'innocente Élodie peut se confier à la foi du Solitaire. Qu'elle y consente, il paraîtra. » Il paraîtra !... Il est donc sans cesse auprès de moi ; il peut donc lire dans mon cœur, comme si ma bouche lui disait ma pensée ?... Ma pensée !... Hélas ! je l'ignore moi-même ! Il me protége et je frémis à son nom. Je désire et tremble de le voir. Je ne puis me comprendre. Dieu puissant, éclairez-moi !

LA VOIX DU SOLITAIRE, au fond de la vallée. Élodie !... Élodie !...

ÉLODIE. Ciel !... j'entends sa voix !...

LA VOIX, plus près. Le Solitaire t'appelle !

ÉLODIE. Ah ! fuyons sa présence ! Hélas ! je ne puis... Quel trouble me saisit ! Mes yeux se voilent !... La force m'abandonne !.. (Elle s'assied sur le banc. Le Solitaire paraît gravissant le sentier du précipice et entrant par l'ouverture de la balustrade. Il a repris le costume religieux.)

SCÈNE II.

LE SOLITAIRE, ÉLODIE.

(Le Solitaire s'arrête au fond, jette un regard autour de la terrasse, aperçoit Élodie, ouvre la balustrade, fait d'abord quelques pas vers elle, puis s'arrête de nouveau comme retenu par le respect.)

LE SOLITAIRE. Élodie, j'attendais ta réponse ; ta voix n'a point frappé mon oreille ; mais je t'ai vue et j'ai devancé ton ordre... O toi qui m'es mille fois plus chère que la vie et tous les biens de l'univers ! Élodie, laisse au plus fidèle ami, au plus respectueux des hommes, lire au fond de ton cœur.

ÉLODIE, avec innocence. Je n'ai point de secret.

LE SOLITAIRE, d'un air triste. Je me suis engagé à remplir un devoir pénible... que m'imposent l'honneur, la justice et surtout ton bonheur. Ecbert de Norendall est un chevalier que toute la France estime. Quelque odieuse que soit la violence qu'il exerça sur toi et que l'amour le plus ardent ne saurait excuser, j'ose attester que son âme est généreuse, et que sa vie entière est un exemple de vertu. L'engagement qui le lie à la sœur du duc de Lorraine n'est point irrévocable. Enfin... il t'aime, Élodie !... Il t'aime !... et trop heureux encore, dans son malheur, du moins, il peut te le dire !... (Il s'arrête. Élodie, extrêmement émue, se retourne lentement et regarde le Solitaire. Il a posé la main sur son front ; il ne voit pas l'orpheline ; elle le contemple un moment.)

ÉLODIE. Et c'est vous... c'est vous qui venez... Je ne vous comprends pas.

LE SOLITAIRE. Si le cœur d'Élodie répond à la tendresse d'Ecbert, j'ai promis, j'ai juré d'intercéder pour un amant aimé, digne de ton amour, et de faire le bonheur de deux êtres qui me sont si chers.

ÉLODIE, appuyant une main sur son cœur, et levant les yeux au ciel avec une expression douloureuse. Je m'étais trompée !

LE SOLITAIRE. Mais si l'amour du comte de Norendall n'est point partagé ; si, à son tour, il jure de renoncer pour toujours à l'orpheline du monastère, de ne jamais lui faire entendre un mot qui puisse rappeler sa témérité ; de lui consacrer désormais son bras et sa vie comme à la sœur la plus chérie, mais la plus respectée ; je suis garant qu'il tiendra son serment. (Une expression de joie reparaît sur le visage d'Élodie.) Élodie, c'est à toi maintenant de fixer son destin et celui... (Il s'arrête.)

ÉLODIE, avec crainte. Et celui ?..

LE SOLITAIRE, après un silence. J'attends ta réponse.

ÉLODIE, à part. Il n'a point achevé.

LE SOLITAIRE, à part. Elle hésite.

ÉLODIE, avec une douceur presque tendre. O vous dont la puissance est, dit-on, sans limites, vous qui semblez tout connaître, votre pouvoir ne va donc pas jusqu'à lire dans mon cœur ?

LE SOLITAIRE. Si tes regards un seul instant se tournaient vers les miens, peut-être... (Elle va tourner les yeux vers lui, mais elle les baisse aussitôt avec un grand trouble.) Tu n'oserais, je le vois !... Hélas ! pourquoi me redouter ? Que pourrait contre toi l'infortuné foudroyé par la vengeance divine ! (Élodie frémit ; le Solitaire poursuit avec désespoir.) Mais, oui, tu dois détourner de moi tes regards ! L'image d'un malheureux en souillerait la pureté céleste. Je ne dois pas y lire mon pardon. (Il se détourne et cache sa tête.)

ÉLODIE. Son pardon ! Dieu ! serait-il coupable ? Est-ce moi qui pourrais adoucir son malheur ? (S'approchant de lui et touchant son bras.) Solitaire !... (Elle s'arrête interdite.)

LE SOLITAIRE, avec le calme d'une profonde douleur. Eh bien ! que répondrai-je ?

ÉLODIE. Daignez dire au chevalier que mon cœur, jusqu'à présent, n'a connu d'autre amour que celui qui m'attache à mon bienfaiteur. Qu'élevée dans la paix de cette heureuse solitude, je crains, je redoute un monde que j'ignore et ne veux jamais connaître... (Sa voix devient plus émue.) Que j'aime ce vallon, ce monument sévère, ces monts sauvages qui m'entourent... Que, près d'ici, dans la chapelle, est le tombeau où ma mère repose, et, qu'en fermant sa paupière, j'ai promis de ne jamais quitter l'asile qui renferme sa cendre.

LE SOLITAIRE, avec une joie craintive. L'ai-je bien entendu ! Tu ne veux pas quitter cette demeure ?

ÉLODIE, s'animant. Jamais ! Je suis la fille du malheur. Un monstre que la terre a frémi de porter ; un prince cruel, sanguinaire, parjure, a fait périr mon père, son plus fidèle ami !..

LE SOLITAIRE, frappé et tremblant. Grand Dieu !

ÉLODIE, avec énergie. Victime aussi de ses fureurs, le vertueux Herstall m'a raconté l'histoire des cours. Puissent les grands que la terre encense ne jamais approcher de nos paisibles demeures ! Une fois, seulement, Charles le Téméraire a touché la terre où nous sommes, et les rochers du pic Terrible, les eaux du lac et les murs de ce monastère sont encore teints du sang que le barbare a versé ! Ah ! jamais, jamais la fille de Saint-Maur ne veut connaître de tels hommes !

LE SOLITAIRE, avec une sorte de délire. Ciel vengeur ! Inexorable Dieu ! ta colère éternelle ne m'a jamais frappé de coups aussi funestes ! Lance sur moi toutes tes foudres .. Mais toi, fille de Saint-Maur, arrête, ou j'expire à tes pieds ! (Il s'y précipite. Au même instant des trompettes sonnent ; un bruit terrible d'armes et de cris confus se fait entendre.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

LE SOLITAIRE, ÉLODIE, MARCELINE.

MARCELINE, au Solitaire. Fuyez, fuyez, on accourt de toutes parts!

LE SOLITAIRE, toujours dans l'égarement. C'en est fait, l'ange du pardon a repoussé le repentir! Une effroyable malédiction est tombée sur le coupable! Plus d'espoir! Plus de retour! (D'une main, saisissant celle d'Élodie, et, de l'autre, montrant le ciel.) Là, si le repentir ferme l'abîme, oui, là seulement il pourra te dire: Fille de Saint-Maur, je t'aime!..

MARCELINE. Solitaire, la sûreté d'Élodie réclame ton courage. Ecbert, à demi vaincu, attend le secours de ton bras.

LE SOLITAIRE. Adieu!... peut-être pour toujours! (Entraîné par Marceline, il se précipite hors de la terrasse par le sentier du précipice.)

ÉLODIE. Que dit-il?... Pour toujours!... Arrêtez! Le cruel déchire mon cœur! (Marceline revient précipitamment, tandis que le baron d'Herstall et des valets accourent. Quelques villageoises épouvantées accourent aussi par le portique. Le bruit des cors et des armes retentit de nouveau. Herstall vient du monastère.)

SCÈNE IV.

HERSTALL, ÉLODIE, MARCELINE, VALETS, VILLAGEOISES.

CRIS, au fond de la vallée. Aux armes! aux armes!

ÉLODIE, se jetant dans les bras d'Herstall. O mon père!

HERSTALL. D'où partent ces cris? D'où vient ce tumulte? Ma fille, Marceline, d'où naît l'effroi qui nous environne? (Le cliquetis des armes retentit jusqu'à la fin de cette scène en s'éloignant peu à peu.)

MARCELINE. Baron d'Herstall, Ecbert a été trahi. Les montagnards de Berne et de Morat ont pénétré dans Underlach par des chemins secrets: ils couvrent les hauteurs; ils ravagent nos chaumières; le traître Palzo les guide, et ces bandes furieuses, avides de pillage, se précipitent vers le monastère.

ÉLODIE. Ciel!

HERSTALL. Nous défendrons cet asile!...

MARCELINE. Impossible!... Fuyez, fuyez plutôt avec votre fille: il est un refuge inaccessible, où nul danger ne pourra vous atteindre.

HERSTALL. Quel est-il?

MARCELINE. L'hermitage du Solitaire.

HERSTALL. Du Solitaire!...

ÉLODIE. Oui! oui! mon père, venez!... (Elle veut l'entraîner.)

HERSTALL. Arrête!... (Anselme entre précipitamment; le bruit des armes cesse.)

SCÈNE V.

HERSTALL, ANSELME, ÉLODIE, MARCELINE, VALETS, VILLAGEOISES.

ANSELME. Calmez vos alarmes: l'homme incompréhensible, le génie des merveilles vient d'apparaître dans la vallée. Soudain, comme le terrible aquilon chasse et disperse la neige qui couvre nos montagnes, armé d'un glaive qu'il a saisi dans les mains d'un guerrier, le Solitaire chasse et disperse devant lui toutes les hordes de barbares. Son aspect redoutable, les éclairs qui jaillissent de ses regards, son épée qui, dans ses mains, comme dans celles de l'ange, paraît flamboyante, et l'habit religieux qui le couvre l'ont aussitôt fait connaître. Chacun des coups qu'il porte anéantit tout ce qu'il touche. C'est un Dieu qui combat, et tout fuit devant lui.

ÉLODIE. Et c'est encore le Solitaire!

HERSTALL. Se peut-il? Quoi!.. lui seul?...

ANSELME. Ecbert a fait aussi des prodiges de courage. Je l'ai vu, et ma surprise redoublait. Car, au milieu du carnage, il semblait s'oublier pour défendre le Solitaire, et braver la mort pour écarter de l'inconnu les glaives qui pouvaient l'atteindre.

ÉLODIE. Ecbert veillait sur lui!...

ANSELME. Tous deux ont mérité notre éternelle reconnaissance.

HERSTALL. Mais quel lien secret peut unir ces deux hommes dont l'un semble s'élever au-dessus de l'humanité? (Amaldy entre.)

ÉLODIE, avec frayeur. Amaldy!... (Anselme et Herstall imposent silence à Élodie; Amaldy s'avance avec respect.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, AMALDY.

AMALDY. Seigneur, le comte de Norendall m'envoie vous annoncer la défaite des rebelles. Il vous demande... il sollicite d'Élodie la permission, ou plutôt la grâce de paraître devant vous.

ÉLODIE. Ecbert!...

AMALDY. Il reconnaît sa faute, et veut la réparer.

HERSTALL. Ma fille, le comte de Norendall vient de préserver notre asile. (A Amaldy.) Dites au chevalier que nous désirons nous-mêmes remercier notre libérateur, et que c'est à ce titre que l'ami du duc de Lorraine est attendu au monastère. (Amaldy salue et sort.)

SCÈNE VII.

HERSTALL, ANSELME, ÉLODIE, MARCELINE, VALETS et VILLAGEOISES.

HERSTALL, aux villageoises. Vous, mes amies, retournez sans crainte dans vos chaumières; ce vallon n'a plus rien à redouter des barbares, puisqu'à l'exemple d'Ecbert et de ses chevaliers, l'homme des prodiges s'est armé pour le défendre.

ANSELME. Allez; réunissez-vous dans le temple, et que les premiers élans de vos cœurs s'élèvent vers l'Éternel.

MARCELINE. Oui, courons au temple le bénir; mais que le nom du Solitaire retentisse aussi dans la vallée... (Regardant Élodie.) Et puisse une âme si généreuse trouver ici l'oubli de ses malheurs et le prix de ses vertus! (Tout le monde regarde Marceline avec surprise.) Venez, venez! (Elle sort avec tous les villageoises.

SCÈNE VIII

HERSTALL, ANSELME, ÉLODIE.

ÉLODIE, avec embarras. Mon père, permettez-moi de me retirer.

HERSTALL, lui prenant affectueusement la main. Pourquoi, ma fille?

ÉLODIE Le comte Ecbert ..

HERSTALL. Loin de moi la pensée de vouloir excuser sa faute. Ecbert a violé les lois de l'hospitalité; il a trahi la confiance et la sainte amitié. Mais un mystère non moins étrange que ceux qui couvrent le Mont-Sauvage enveloppe aussi sa conduite. Pourquoi son amour, encouragé par mes désirs, s'est-il porté à cet affreux excès? Pourquoi vouloir t'arracher d'un asile où tout ce qui t'entoure favorise sa tendresse? Et comment, prêt à fuir, le Solitaire se trouva-t-il sur son passage? Élodie, je crois ton cœur incapable de détours; tu n'as pas sans doute de secret pour ton père... Cependant, si j'en croyais mes yeux... (Le trouble et l'embarras d'Élodie sont extrêmes.)

ANSELME, sévèrement. Arrêtez, Herstall; ne demandez point un aveu qu'il faut peut-être ne jamais faire... Voici le comte de Norendall. (Ecbert s'avance par le portique, d'un air morne et abattu.)

SCÈNE IX.

HERSTALL, ANSELME, ECBERT, ÉLODIE, AMALDY, CHEVALIERS.

ECBERT. Baron d'Herstall, je ne viens point, enivré d'un succès qui n'est pas dû à mes efforts, racheter une offense dont je rougis encore et que je crois inexcusable. C'est pour l'expier par le plus grand sacrifice que je parais devant vous. (S'adressant à Élodie.) Oui, noble fille de Saint-Maur, le repentir et l'espoir du pardon m'amènent à vos pieds. Ne soyez pas moins généreuse que je suis malheureux. Hélas! le comte de Norendall n'est plus à redouter. Dès ce moment et pour toujours Ecbert renonce à Élodie.

HERSTALL. Chevalier!...

ANSELME. Que faites-vous?

ECBERT. Mon devoir de chevalier. Ne pensez-vous pas qu'aucun pouvoir, aucun ordre, aucune force humaine eût pu soumettre mon cœur. Celui qui ne craint pas la mort, ne sacrifierait pas à l'univers entier ce qui lui est plus cher que la vie! O Élodie! c'est à vous seule que j'obéis... C'est au malheur le plus illustre que je me sacrifie... (Il tire son épée, et mettant un genou en terre, il la pose aux pieds d'Élodie.) Voici mon épée... en osant concevoir la pensée de vous arracher de ces lieux, je me suis rendu indigne de la porter; et je ne la reprendrai que si le pardon que j'ose implorer me permet de la consacrer, non plus à l'amour, mais à la plus fidèle, à la plus pure amitié.

ÉLODIE, très-attendrie. Ecbert... ah! mon cœur vous pardonne. (Lui rendant son épée qu'il reçoit avec tristesse et respect.) Reprenez, reprenez cette épée qu'Élodie vous présente avec reconnaissance. A quelle main plus noble et plus généreuse pourrais-je confier le sort de l'orpheline.

HERSTALL, avec joie. Tu lui pardonnes!... je puis donc...

ECBERT, avec une douleur profonde. C'en est fait, je n'ai plus rien à espérer sur la terre!... Élodie!... Élodie!... puissiez-vous être heureuse! adieu!... j'ai rempli mon serment... vous ne reverrez plus Ecbert que s'il faut vous défendre! (Il fait un mouvement pour sortir.)

HERSTALL. Comte!...

ANSELME. Arrêtez!...

ÉLODIE, émue jusqu'aux larmes. Ecbert!.

Digitized by Google

ECBERT, se tournant à la voix d'Élodie. C'est vous qui me rappelez!... cruelle!... (Avec désespoir.) Et toi dont l'âme altière met aujourd'hui son orgueil dans l'excès du malheur, toi qui veux être le plus infortuné des hommes, Solitaire! tu n'es pas maintenant plus à plaindre que moi!

HERSTALL. Quoi! c'est au Solitaire que vous avez juré de renoncer à Élodie? (Élodie est tremblante.)

ECBERT. (Il regarde Élodie, fait un violent effort sur lui-même pour se taire, puis d'un ton désespéré, s'écrie :) Adieu!

ANSELME. Comte de Norendall, demeurez! il n'est plus temps de garder un dangereux, peut-être un coupable silence. L'honneur vous fait un devoir d'expliquer ce mystère. Tout annonce que vous pouvez déchirer le voile qui couvre l'homme du Mont-Sauvage. Il y va du bonheur d'Élodie, je le vois! Vous serez le plus ingrat des hommes envers ce vieillard qui vous reçut en père; vous serez le plus cruel ennemi de cette fille innocente qui marche sur le bord d'un abîme, si vous sortez d'ici sans avoir éclairci ces ténèbres redoutables! Je vous adjure! répondez!

ECBERT, après un silence et s'être recueilli. Oui, le Solitaire m'est connu! (Mouvement de crainte et d'extrême curiosité.) Seul, dans le monde entier, je suis dépositaire de ce terrible secret. Mais le ciel a reçu mon serment de ne jamais le révéler; il mourra dans mon sein. (Nouvel effroi, nouvelle surprise.) Vous qui m'interrogez, bien loin de le souhaiter, tremblez de le connaître! le jour qui vous le révélerait serait le plus fatal! Et vous, noble fille de Saint-Maur, innocente victime du plus horrible crime, fuyez, fuyez le Solitaire! sa présence en ces lieux, c'est la foudre qui gronde. Malheur, malheur à tous si jamais elle éclate!

ÉLODIE, épouvantée, se jetant dans les bras d'Herstall. Ah! mon père!

ANSELME. Grand Dieu!

ECBERT. Élodie, chère et malheureuse fille, gardez-vous d'attribuer ces sinistres avis à d'odieux sentiments. Le sacrifice est consommé : je vous aimais; je vous aimerai jusqu'au tombeau, et je renonce à vous. Mais, croyez-en mon âme épouvantée, fille de Saint-Maur, fuyez le Solitaire!... Adieu! (Il sort avec rapidité; Herstall et Anselme le suivent jusqu'au bout de la terrasse et se regardent consternés.)

SCÈNE X.

HERSTALL, ANSELME, ÉLODIE.

ÉLODIE, à part. Fuis le Solitaire!... Et c'est lui qui me protége, qui veille sur mes jours!

ANSELME, emmenant Herstall, et d'un ton sévère. Baron d'Herstall, un ministre de Dieu, un ami vrai, mais sincère, vous doit la vérité. Vous aviez choisi pour époux à la fille de Saint-Maur le comte de Norendall; il eût fait son bonheur, vous en étiez convaincu; vous deviez donc faire allumer les flambeaux de l'hymen.

HERSTALL. Ai-je le droit de contraindre le cœur de ma fille?

ANSELME. Un père est dans ce monde l'image de l'Éternel; il doit régler le sort de sa famille. Un jour viendra peut-être que l'orpheline, mais trop tard, se repentira de ses refus et déplorera votre faiblesse.

ÉLODIE. Tant que le ciel conservera les jours du plus tendre des pères, non, Anselme, je ne regretterai pas un lien qui m'eût séparée de mon bienfaiteur et de l'asile chéri où repose ma mère.

ANSELME, avec sévérité. Avouez toute votre pensée, ajoutez : de l'asile d'où votre œil imprudent ose se diriger vers le Mont-Sauvage.

HERSTALL. Anselme!..

ÉLODIE. Pourquoi ne l'avouerais-je pas? Oui, mon père, un sentiment qui m'était inconnu, un charme que je ne puis décrire, porte toutes mes pensées vers ce mont redoutable et le génie qui l'habite. Lui-même, comme un Dieu tutélaire, ne veille-t-il pas à mon bonheur? Ah! rien ne serait égal à mon ingratitude, si mon âme tout entière n'était remplie de son image.

ANSELME, avec le ton du chagrin et du reproche. Il est donc vrai!.. vous l'aimez!..

ÉLODIE, surprise et presque effrayée. Quoi! je l'aime!..

HERSTALL. Anselme, vous déchirez vous-même le bandeau qui couvrait encore ses yeux, et que ma prudence tremblait de soulever. Maintenant, il est trop tard; la vérité, comme un éclair rapide, vient de frapper son âme. Oui, ma fille, hélas! il est trop vrai, l'inconnu du Mont-Sauvage a su toucher ton cœur. Lui-même n'a pu résister au pouvoir de l'amour, il t'aime, j'en suis certain.

ANSELME. Et quelle résolution allez-vous prendre?

HERSTALL. Celle que me dicte la justice envers le Solitaire, et ma tendresse pour Élodie. Je vais me rendre au Mont-Sauvage.

ÉLODIE, avec joie. Vous, mon père!

ANSELME, avec effroi. Vous, Herstall!

HERSTALL. Pourquoi votre effroi?

ANSELME. Ignorez-vous quelles effroyables catastrophes menacent tout audacieux qui ose gravir le Mont-Sauvage?

ÉLODIE. O ciel!

HERSTALL. Est-ce à moi de redouter des bruits populaires? Et quand ils seraient vrais, le père d'Élodie ne doit pas craindre le solitaire. Une indiscrète curiosité ne guidera point mes pas, et le bonheur d'Élodie nécessite cette entrevue.

ANSELME. Vous auriez donc conçu la téméraire pensée d'unir votre nièce?...

HERSTALL, voyant la prompte et vive émotion d'Élodie. Arrêtez, Anselme : je ne forme aucun projet; il faut d'abord que le mystère cesse. L'homme du Mont-Sauvage n'est point un mortel vulgaire. Celui qui commande en maître au comte de Norendall; qui connaît les secrets de la cour de Lorraine; qui verse l'or et surpasse en valeur les plus illustres chevaliers, n'est peut être pas indigne de la fille de Saint-Maur... (Élodie laisse paraître un mouvement de joie.) Mais, je l'ai dit, il faut que le mystère cesse, et je suis résolu d'aller au Mont-Sauvage.

ANSELME. Aujourd'hui?

HERSTALL. A l'instant.

ANSELME. Seul?

HERSTALL. Seul, protégé par l'amour qu'inspire cet enfant et le respect que l'on doit à la faiblesse de mon âge.

ANSELME, méditant. Si le ciel l'ordonne, mes efforts seraient vains pour vous retenir... Cependant, Herstall, je vous reverrai avant votre départ. (A Élodie.) Vous, Élodie, vous pour qui ce vieillard vient exposer ses jours, songez aux regrets, aux remords que vous causerait sa perte. (A part.) Employons tout pour nous opposer à cette dangereuse résolution. (Il sort vivement.)

SCÈNE XI.

HERSTALL, ÉLODIE.

ÉLODIE. Grand Dieu! qu'il est injuste!

HERSTALL. Anselme est sévère, et sa vertu rigide tonne quand elle croit blâmer. Mais laissons les craintes que lui inspire l'amitié, et lorsque ton sort est prêt de se décider, écoute-moi, chère Élodie. J'ai passé la moitié de ma vie à pleurer sur la tombe d'une épouse, d'une fille, l'une et l'autre victimes des perfidies de Charles, et sur les cendres de ton noble père assassiné par ce monstre. Toi seule as répandu sur mes douleurs quelques consolations... (Élodie baise sa main avec tendresse.) Je ne sais quelle voix secrète, quel vague pressentiment m'annonce que je touche au terme de mes souffrances; je le vois sans effroi; mais te quitter est une affreuse douleur, et pour te laisser du moins sur cette terre d'exil un protecteur, un appui aussi sûr que moi-même, j'avais conçu l'espoir de t'unir au comte Ecbert. Tu rejettes sa main?...

ÉLODIE. Mon père, vous affliger serait mon plus grand malheur. Ah! disposez de mon sort; si vous l'exigez, je suis prête...

HERSTALL. Non, jamais je n'userai d'un pouvoir si cruel. Ton cœur s'est donné?...

ÉLODIE. Hélas! j'ignore si le sentiment que j'éprouve est celui que l'on nomme amour; mais je sens que mon âme y est toute attachée.

HERSTALL. C'est donc au Solitaire, s'il est digne de toi, qu'il faut confier le soin de faire ton bonheur. Mais s'il persiste à cacher son nom, son origine et son étrange destinée, la fille de Saint-Maur ne verra plus en lui que l'homme du malheur, peut-être du crime, frappé par la réprobation, et ne songera plus à devenir son épouse. — Élodie, le promets-tu?

ÉLODIE, extrêmement troublée. Oui, mon père.

HERSTALL. C'en est assez. Chère enfant, que le ciel exauce ma prière et tes vœux! Que le plus étonnant des hommes mérite la plus aimable et la plus tendre épouse! Adieu!... Surtout point de larmes. Entre un péril incertain et l'espoir de ton bonheur, je n'hésiterai jamais!... Adieu!... (Bruit de pas précipités et nombreux de gens accourant par le portique et par le sentier du fond de la vallée.) Mais quel bruit!... Que vois-je!... (Les habitants d'Underlach, les montagnards etc., accourent en foule et d'un air effrayé : Anselme paraît les conduire, Marceline est avec eux.)

SCÈNE XII.

HERSTALL, ANSELME, ÉLODIE, MARCELINE, MONTAGNARDS, etc.

(Des nuages commencent à descendre et à couvrir le lac.)

ANSELME. Herstall, les habitants de la vallée d'Underlach, instruits de votre téméraire entreprise, viennent vous supplier d'en abandonner le projet. Ces vieillards, ces mères, ces enfants vous chérissent comme un père, et, parmi tous ces

Digitized by Google

montagnards, il n'en est pas un qui ne vous crie avec moi : Herstall, au nom de notre amour, ne gravissez point le Mont-Sauvage!

HERSTALL. Anselme, qu'avez-vous fait? Je voulais tenter en secret cette entreprise. N'est-ce pas irriter déjà le Solitaire que de la publier?

MARCELINE. Rassurez-vous, baron d'Herstall, le Solitaire n'est-il pas le protecteur de la vertu? Quoi! celui que la douleur n'appela jamais en vain ; celui qui se précipita dans un gouffre pour sauver un enfant ; dont le bras, vengeur de la trahison, vient d'abattre nos ennemis; ce héros attendrait un vieillard, le père d'Élodie, pour lui ravir lâchement le jour ; et c'est Anselme qui le redoute! Non, non, baron d'Herstall, croyez-en votre cœur, montez sans crainte au Mont-Sauvage.

ANSELME. Imprudente ! quelle effroyable responsabilité appelez-vous sur votre tête? (*Le tonnerre commence à gronder sourdement et le ciel s'obscurcit de plus en plus.*) Malheur à vous, Herstall, si vous tentez de soulever les voiles qui couvrent l'homme du mystère!... Que dis-je? écoutez! déjà la foudre gronde! voyez comme de sombres nuages descendent sur le lac et couvrent l'horizon. Le mont Terrible a disparu sous leur brume épaisse, et la lumière semble s'éteindre. Herstall, ne bravez point ces sinistres présages.

HERSTALL. Je ne saurais partager ces injustes terreurs. Anselme, ma foi me défend de croire à des presages. Cessez de m'arrêter. Le sort d'Élodie doit être décidé sur le Mont-Sauvage, et je sens qu'une main invisible m'entraîne et m'y conduit. (*Le tonnerre roule de nouveau dans l'éloignement. — Mouvement général d'effroi.*) Je pars ; il le faut. Adieu, mes enfants! Anselme, priez le ciel qu'il protége votre ami; et toi, ma fille, espère... mais arme-toi de fermeté. — Adieu! je vais trouver le Solitaire. (*Il embrasse Élodie, qui paraît partagée entre la crainte et la joie. Marceline semble triompher. Anselme est consterné. Les enfants et les femmes des montagnards se précipitent pour l'empêcher de sortir. Herstall hésite; il part en prenant le sentier qui descend dans la vallée : il disparaît. Tout le monde semble prier pour lui.*)

SCÈNE XIII.

ANSELME, ÉLODIE, MARCELINE, LES MONTAGNARDS, etc.

(*Les nuages continuent à descendre et couvrent tout le fond du théâtre, de sorte qu'on ne voit plus rien au delà de la terrasse; mais il n'y a plus de tonnerre.*)

ÉLODIE. O mon Dieu! veillez sur mon bienfaiteur, retenez la tempête!...

ANSELME. Dieu! pour arrêter les pas du téméraire, fais éclater la foudre sur le séjour des mystères!

ÉLODIE. Anselme!... qu'osez-vous souhaiter?

ANSELME. Imprudente orpheline, que votre père vous soit rendu!... Puisse l'Éternel ne pas condamner sa téméraire entreprise! (*Aux montagnards.*) Venez, mes amis! (*Tous, après avoir exprimé leurs craintes à Élodie, suivent Anselme et sortent par le portique. Élodie est restée appuyée sur Marceline qui la soutient et l'encourage.*)

SCÈNE XIV.

MARCELINE, ÉLODIE.

MARCELINE. Chère Élodie, d'où vient l'accablement subit où je vous vois plongée? Des craintes chimériques, des prédictions odieuses troubleraient-elles aussi votre cœur au point de craindre le Solitaire?

ÉLODIE. Le craindre?... Hélas!... je ne sais...

MARCELINE. Il vous aime... (*Élodie avec un sentiment de joie, appuie sa main sur son cœur; mais retombe dans son accablement.*) Rappelez donc votre courage.

ÉLODIE. Il ne m'a point quittée... mais un poids accablant semble tomber sur moi... à peine y vois-je encore... mes paupières se ferment... et, malgré mes efforts, un sommeil invincible s'empare de tous mes sens.

MARCELINE. Tant de trouble, tant d'émotions ont épuisé vos forces!... Eh bien! goûtez un moment de repos. En l'absence de votre père, je veillerai sur vous. Venez. (*Élodie tombe par degrés dans une sorte de somnambulisme.*)

ÉLODIE. Non, non... Marceline... là, (*Elle montre le banc.*) dans les bras de ma mère, souvent j'ai sommeillé... Il me semble qu'elle est près de moi... que je la vois... qu'elle me dit d'approcher... de reposer sur son cœur... Oui, ma mère, je viens. (*Elle semble endormie, et tend les bras, prête à marcher.*)

MARCELINE. Quel étrange sommeil!

ÉLODIE, *comme se réveillant tout à coup.* Mais mon père!... O Marceline, monte sur le coteau d'où l'on découvre le Mont-Sauvage... Malgré l'obscurité du ciel, peut-être l'apercevras-tu?.. (*Retombant dans son sommeil.*) Je voudrais t'accompagner... mais je succombe... Je ne sentis jamais ce que j'éprouve... Va... va... je t'attendrai ici... Adieu! (*Elle s'assied sur le banc, y tombe, pour ainsi dire, malgré elle, et s'endort sur-le-champ.*)

MARCELINE, *étonnée.* Ses yeux se ferment... déjà elle repose!... Charmante fille, le sort de ta vie va donc s'accomplir que tu sommeilles? O Charles! que le ciel te pardonne! Courons sur le coteau. (*Avant de partir, elle arrange les vêtements d'Élodie, et lui donne un baiser. Elle sort rapidement par le sentier de la vallée.*)

PANTOMIME.

Aussitôt que Marceline est sortie, la première couche de nuages, celle qui est la plus près de la terrasse, s'enlève très-doucement. Pendant qu'ils montent, un spectre de femme, tout couvert de voiles blancs, sort en face du banc et s'avance lentement vers Élodie. A mesure qu'il s'approche, la jeune fille s'agite, lui tend les bras sans se lever, et dit d'une voix faible :

Ma mère! ma mère!

Le spectre vient plus près du banc, se penche sur la jeune personne endormie, semble l'embrasser, pose une main sur sa tête, et de l'autre lui montre le fond du théâtre où tous les nuages sont en mouvement. Élodie, dans son sommeil, s'agite et s'écrie de nouveau :

O ma mère! ô ma mère!

Les nuages qui, dans ce moment, s'enlèvent, laissent voir au milieu de l'air, s'enlevant avec eux, une foule d'anges groupés diversement. Ils portent, sur un carreau d'étoffes d'or, une couronne de roses blanches, un voile de jeune mariée, et une voix s'écrie dans les airs :

VIERGE DU MONASTÈRE,
LE CIEL T'ATTEND,
QUITTE CE SÉJOUR.

Tous les nuages s'enlèvent avec ce groupe, et le ciel, entièrement dégagé, laisse voir le Mont-Sauvage dont le sommet se perd dans les nues, et, sur la croupe de ce mont, la plate-forme sur laquelle est bâti l'hermitage du Solitaire. Le Solitaire est couché, endormi au pied de la cabane. Les Furies, armées de torches et de serpents, approchent sans bruit et l'examinent dormir. Elles semblent se concerter, tirent leurs poignards et vont le frapper... Élodie jette un cri, se soulève et retombe. Le Solitaire s'éveille, se lève et s'agite avec effroi. Aussitôt les Furies appellent de tous côtés, et l'on voit accourir une foule de Démons hideux, représentant les Crimes et les Remords. Ils s'emparent du Solitaire, le tourmentent, le terrassent, et avec des chaînes énormes vont le lier. Le Solitaire, aux abois, s'écrie alors :

Élodie! Élodie!

Soudain les Démons et les Furies s'arrêtent pétrifiés. On voit s'avancer une jeune fille parfaitement semblable à Élodie. Elle est couronnée de roses blanches. Devant elle fuient avec épouvante tous les monstres, tous les Démons. Le Solitaire se relève et se prosterne à ses pieds. La jeune vierge, seule avec lui, lui tend une de ses mains, et de l'autre lui montre le ciel. Mais dans ce moment le spectre de la Mort s'élève derrière elle. Il tient un voile noir qu'il laisse tomber sur sa tête, et qui couvre la jeune fille. Aussitôt, et au milieu des éclairs et des tonnerres, elle disparaît sous terre, avec la Mort, les Furies et les Démons, qui raccourent en même temps et entraînent le Solitaire éperdu. La tempête continue sur le Mont-Sauvage, le ciel devient noir, les éclairs brillent sans interruption ; l'hermitage est renversé; les arbres se brisent et tombent. Au milieu du bouleversement, on voit Herstall, excédé de fatigue, gravir et arriver sur la plate-forme. A sa vue, Élodie s'agite de nouveau, et s'écrie :

Mon père! mon père!

Mais l'ombre de sa mère la retient dans le sommeil. A peine Herstall est-il sur la plate-forme, que le Solitaire, accourant, paraît devant lui. A son aspect, Herstall recule avec horreur et exprime le plus épouvantable courroux. Le tonnerre redouble. Le Solitaire se jette aux pieds du vieillard; il demande grâce. C'est en vain, Herstall tire son glaive et va fendre la tête du Solitaire. Aussitôt la foudre, qui éclate, tombe sur le vieillard et le précipite dans l'abîme! Élodie jette des cris perçants, se lève endormie, marche au hasard, en s'écriant :

Mon père! mon père!...

Elle est toujours dans l'état de somnambulisme. En même temps le spectre de sa mère disparaît en s'enfonçant sous terre ; des nuages descendent rapidement, couvrent le tableau magique, et l'on ne voit plus comme auparavant qu'un temps sombre et chargé d'orage. Le songe a disparu.

(*Marceline accourt dans le plus grand effroi; elle vient par le sentier de la vallée.*)

SCÈNE XV.

ÉLODIE, MARCELINE, peu après tous LES MONTAGNARDS, presque en même temps ANSELME, et enfin DES MONTAGNARDS et DES CHEVALIERS rapportant sur un brancard le corps d'Herstall.

(*Le temps reste sombre; il ne tonne plus, mais il éclaire toujours jusqu'à la fin.*)

MARCELINE, *accourant.* Grand Dieu! quelle effroyable tempête! Élodie!.. (*Elle la voit, court et la saisit dans ses bras.*)

Digitized by Google

ÉLODIE, s'éveillant. Ah! Marceline, viens, suis-moi! courons au Mont-Sauvage.

MARCELINE. Au Mont-Sauvage! y pensez-vous? La foudre éclate!.. Arrêtez! vous allez chercher la mort!

ÉLODIE. La mort! Eh! qu'importe! mon père n'y est-il pas exposé? Que dis-je? O Marceline! dans mon sommeil, des images effroyables!... Oui, je l'ai vu, il est tombé, frappé par la foudre! .. (Tous les montagnards accourent de toutes parts et tendent les bras vers Élodie comme pour la retenir.) Ah!.. laissez moi! laissez-moi, je veux périr ou sauver mon père!.. (Se jetant à genoux.) Céleste appui de l'innocence, secours Herstall! secours l'orpheline! (Elle se lève et se précipite pour sortir.)

ANSELME. Arrêtez!..

ÉLODIE. Dieu!..

ANSELME. Infortunée! armez-vous de courage.

ÉLODIE, égarée. Mon père?..

ANSELME. Hélas! il n'a pu vous bénir avant d'expirer.

ÉLODIE. Juste ciel!... où est-il?

ANSELME. Il a gravi le Mont-Sauvage. (On voit les montagnards portant sur leurs épaules un brancard de branches d'arbres où est le corps d'Herstall à demi couvert d'un manteau.) Et voilà comme le Solitaire vous renvoie votre protecteur! (Cri général.) Ah!...

ÉLODIE, avec un cri déchirant. Mon père!.. (Elle s'élance vers le corps. Tout le monde fait un mouvement pour la retenir. Elle tombe évanouie dans les bras de Marceline. Les montagnards s'arrêtent. Tableau général d'horreur et d'attendrissement.)

ACTE TROISIÈME

Une longue galerie. A l'un des côtés s'élève un tombeau posé sur plusieurs marches. On lit sur la pierre du tombeau : HERSTALL. En face, du côté opposé, est un banc. On entre dans cette galerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANSELME, ÉLODIE, MARCELINE, tous LES SERVITEURS, MONTAGNARDS, etc.

(Au lever du rideau, Élodie, assise sur un banc, est à demi renversée dans les bras de Marceline. Des jeunes filles l'entourent, prêtes à lui donner des secours. — Les autres jeunes filles du village, les femmes, les enfants, sont groupés à genoux devant le tombeau d'Herstall, qui est couvert de fleurs, de couronnes et près duquel brûle une lampe.)

ANSELME. Ma fille, je ne vous exhorte point à vaincre votre douleur. Non, pleurez sur le tombeau du meilleur des hommes, du meilleur des pères; c'est le plus bel hommage que vous puissiez payer à sa cendre.

ÉLODIE. Hélas! c'est pour moi qu'il a péri! (Elle se lève.) Anselme, ne me déguisez rien; je veux savoir la vérité... Une main homicide aurait-elle, au Mont-Sauvage... tranché les jours d'Herstall? (Tout le monde s'approche avec crainte. Anselme paraît réfléchir.) Serait ce le Solitaire?...

MARCELINE. Quel indigne soupçon!

ANSELME. Ma chère enfant, rien ne le prouve, rien ne l'indique, n'accusons de la mort de votre père que la fatale tempête... Cependant un voile funèbre couvre les circonstances qui ont précédé la chute d'Herstall sur les rochers du Mont-Sauvage; peut-être qu'en le soulevant, un mystère d'horreur... (Mouvement général d'effroi.)

MARCELINE, vivement. Eh quoi! vous accusez?...

ANSELME. Je m'arrête... je veux chasser d'affreux soupçons. C'est à l'Être suprême à venger les crimes inconnus. Il est un autre tribunal que celui de la justice humaine, et vainement l'imposteur élèverait son trône sur les hauteurs de la terre; la foudre est encore au-dessus de la montagne. (Élodie, frappée de terreur, se jette sur le sein de Marceline. Tout le monde partage son émotion.) Vous, jeune et tendre orpheline, pleurez du moins en paix. Quelque profonde que soit votre douleur, elle n'est point amère comme le remords.

ÉLODIE. Anselme... mes amis... laissez-moi seule prier sur ce tombeau; j'ai besoin d'implorer le ciel... puisse-t-il éclairer mon cœur!

ANSELME. Respectons sa douleur; cédons à son désir. (Anselme engage tout le monde à se retirer. Marceline insiste pour rester près d'Élodie; elle-même la prie de s'éloigner, et tout le monde, comme à regret, suit Anselme.)

SCÈNE II.

ÉLODIE, d'abord seule, puis LE SOLITAIRE.

ÉLODIE, regardant le tombeau. Je n'ai donc plus d'appui, plus d'amis, plus de père! Me voilà seule au monde, perdue sur la terre comme un être étranger que la tempête ou le malheur a jeté loin de sa patrie. Que vais-je devenir? Près de qui ma faiblesse trouvera-t-elle un refuge?... (Le Solitaire est entré lentement et d'un air abattu. Il voit Élodie, s'arrête et l'écoute.) Où porterais-je mes regards?... Puis-je encore les tourner vers le Mont-Sauvage?

LE SOLITAIRE, à part. Que dit-elle?

ÉLODIE. Elle s'agenouille sur les marches du tombeau. O mon père! si, du fond du cercueil, ta voix pouvait se faire entendre à ta fille éperdue! Si tu pouvais lui dire : Le Solitaire n'est point coupable; il n'a pas souillé sa main du meurtre de ton bienfaiteur...

LE SOLITAIRE, avec force. Dieu!

ÉLODIE, sans bouger. Quelle voix!

LE SOLITAIRE. Moi, moi, juste ciel! le meurtrier d'Herstall!

ÉLODIE, se retournant. C'est lui!... Ah! Solitaire!

LE SOLITAIRE. Élodie! tu m'accuses!... Ah! sur le tombeau d'Herstall, devant l'autel de la croix révérée, je jure que jamais au Mont-Sauvage nul crime ne fut commis par moi!.. Vieillard infortuné, si j'ai porté sur toi une main parricide, si jamais j'en conçus l'effroyable pensée, que ta voix retentisse! qu'elle nomme l'assassin!

ÉLODIE. Arrêtez! je vous crois! jamais mon cœur ne put vous accuser. N'ai-je pas mis en vous mon espoir et ma vie? Ah! n'abandonnez pas la malheureuse orpheline : elle n'a plus que vous sur la terre! (Elle se laisse tomber à demi dans les bras du Solitaire et appuie sa tête sur son sein.)

LE SOLITAIRE. Élodie!.. toi, sur mon cœur!.. O ciel! existe-t-il un bonheur qui surpasse ce que j'éprouve! L'heure du pardon a-t-elle sonné pour moi? (Élodie se dégage doucement de ses bras.) Oh! ne t'éloigne pas! Laisse-moi lire dans tes regards l'espoir divin que je retrouve auprès de toi.. (Élodie, confuse, le repousse avec douceur. Le Solitaire continue.) Mais, hélas! déjà tu me repousses... Insensé! quel était mon délire!.. toi, me plaindre? Non, non, tu fermes ton cœur à mes gémissements. (Elle se couvre les yeux de son mouchoir pour essuyer ses larmes. D'un ton plus grave.) Élodie, près de quitter le Mont-Sauvage pour aller loin de toi, renonçant à tout espoir, creuser ma tombe dans un lieu plus désert et plus conforme à ma douleur, j'étais venu verser une larme sur la cendre d'Herstall, et t'adresser un éternel adieu!.. Pardonne au pouvoir irrésistible que tu exerces sur mon âme. Tu t'es appuyée toi-même sur mon sein .. pouvais-je me souvenir de mon malheur et de mes résolutions? Enfin, mes yeux s'ouvrent de nouveau... c'en est fait, je pars... Adieu!

ÉLODIE, vivement. Vous me quittez! Quoi! je ne vous verrai plus?

LE SOLITAIRE, fortement combattu. C'est toi qui me rappelles... Ah! laisse-moi fuir!.. ne m'arrête pas, Élodie! Hélas! tu te perdrais!

ÉLODIE. Eh! quel sera mon avenir, si mon protecteur m'abandonne?

LE SOLITAIRE. T'abandonner! Ciel! m'en as-tu donné le courage? Non, non! que mon destin s'accomplisse! Le sort en est jeté! Ange du monastère, c'est toi qui l'as voulu... tu m'arraches l'aveu fatal... Eh bien! je t'aime, chère Élodie! oui, je t'aime; que ne puis-je, en te le disant, expirer à tes pieds!.. (Il s'y est précipité.)

ÉLODIE, avec joie. Vous m'aimez! (Elle lui tend les bras pour le relever.)

LE SOLITAIRE. Frappé d'une infortune inouïe, sans espoir et sans but, précipité par la foudre dans un abîme de souffrances, et parcourant le reste d'une effroyable carrière, comme l'esprit du malheur errant dans les ténèbres; toi seule, comme une aurore céleste, comme un astre divin, es venu me rappeler de la nuit des tombeaux, et maintenant, dans l'univers, il n'est plus pour moi qu'Élodie!.. (Élodie laisse éclater une plus grande émotion.) Eh bien! c'est vainement que ton regard, ton sourire, ces douces larmes que tu verses sembleraient me promettre une éternelle félicité : cette Élodie que j'adore ne pourra jamais être à moi!..

ÉLODIE. Jamais?

LE SOLITAIRE. Jette un regard sur l'horreur de mon sort, et sans percer les voiles qui couvrent l'homme de la fatalité, vois ce qu'il offre à sa jeune épouse : un rocher d'exil, une hutte sauvage, une existence inconnue, une éternelle solitude!

ÉLODIE, avec une extrême douceur. Eh bien! que possède de plus que lui la pauvre orpheline?

LE SOLITAIRE. O ciel! qu'ai-je entendu! Élodie, tu m'aimerais malgré mon infortune?

Digitized by Google

ÉLODIE. Est-ce à moi de repousser le malheur?

LE SOLITAIRE. Tu quitterais l'univers?

ÉLODIE. Dans l'univers, je ne connais que vous.

LE SOLITAIRE. O fille céleste!.. redis, redis encore que tu suivras le Solitaire!.. A ta voix la foudre enfin s'arrête, le ciel s'ouvre!.. Ange de paix, oui, tu m'étais annoncé pour finir mes tourments! Eh bien! fille angélique, achève ton ouvrage! viens purifier mon asile! sois l'épouse du Solitaire!.. (L'entraînant dans une sorte de délire.) Viens, viens, Élodie!..

ÉLODIE. Arrêtez, juste ciel! où me conduisez-vous?

LE SOLITAIRE. A Mont-Sauvage.

ÉLODIE, s'arrachant de ses mains avec effroi. Au Mont-Sauvage! (Regardant le tombeau.) O mon père!

LE SOLITAIRE. Ce nom t'épouvante?.. Que fera donc mon malheur!...

ÉLODIE. O Solitaire! je vous aime, et je jure de n'être jamais qu'à vous; mais je ne puis quitter cet asile que pour suivre un époux... (La joie éclate sur le front du Solitaire.) Apprenez-moi donc qui vous êtes... (Il tremit.) Qu'Anselme nous unisse... (L'effroi se peint sur ses traits.) et l'orpheline est à vous.

LE SOLITAIRE, consterné. Grand Dieu! que je me fasse connaître! que je proclame mon nom! Rêve divin, tu viens de t'évanouir, et, comme un voile mortuaire, le malheur éternel retombe sur la victime... Tu l'ordonnes?

ÉLODIE, tremblante. Pour être votre épouse...

LE SOLITAIRE, avec égarement. Ah! si tu voulais m'épargner cette épreuve!... Grâce! grâce! ô mon Dieu!... Mais non!.., une voix redoutable me crie: « L'heure fatale est arrivée! obéis à l'arrêt de l'Éternel! » C'est lui-même qui me parle. L'ange exterminateur est maintenant sur ma tête! je vois son glaive étincelant!... il m'appelle!... Déjà s'élèvent autour de moi les spectres de mes victimes! j'entends leurs cris lugubres!... c'en est fait! je te perds!... Eh bien! que mon destin s'achève!... Maudis-moi donc, fille de Saint-Maur... L'homme de l'exil et de l'infortune; l'homme qui ose adorer la fille du ciel; le solitaire, enfin, est Charles le Téméraire!!!...

ÉLODIE, avec épouvante. Charles!... le meurtrier de mon père! (Silence.)

LE SOLITAIRE, avec désespoir. Je l'ai donc prononcé, cet effroyable nom!... (Du ton le plus suppliant.) O fille de Saint-Maur! écoute, écoute-moi!... Je suis bien criminel, j'ai mérité la haine des hommes et le courroux du ciel: je ne chercherai point à justifier mes crimes, je ne te peindrai point mon supplice, mes remords: accable-moi de ta colère, va, je l'ai bien méritée!.. mais ne m'accuse pas du meurtre de ton père... (Élodie fondant en larmes, relève sa tête et l'écoute.) Non, non, je le jure en présence de ce ciel inexorable, mes mains en sont innocentes comme du trépas d'Herstall.

ÉLODIE. Quoi! ce n'est pas vous?...

LE SOLITAIRE. Jamais! Des monstres, des perfides, profitant d'un instant où ma colère éclatait contre Saint-Maur, l'ont immolé à leur vengeance; et mon crime est d'avoir fermé les yeux sur ce forfait.

ÉLODIE, se sentant renaître. Mon Dieu! ce n'est pas lui!

LE SOLITAIRE. Destin impitoyable, tu l'as voulu; elle sait tout. Ai-je épuisé la coupe du malheur? Élodie! j'attends mon sort.

ÉLODIE. Hélas! j'y vois à peine... Charles!... coupable et malheureux Charles!... oh laissez-moi reprendre mes esprits.

LE SOLITAIRE, à part, avec une crainte extrême. Ciel! la terrible condamnation n'est pas sortie de sa bouche! je puis encore espérer. (Avec soumission.) Élodie, je ne veux point abuser de la pitié que je dois t'inspirer. Tu sais tout!.. ô toi que j'aime, mon unique et dernière espérance, médite mon arrêt; je vais aller l'attendre. Quel qu'il soit, prononce-le sans crainte: je te le jure, fille chérie, aucune plainte, aucun reproche ne seront adressés par moi. Si Charles est condamné, tu ne le reverras plus!... S'il est absous... ô Élodie, je n'ose m'arrêter à cet espoir divin! alors que ta main généreuse allume le fanal de la tour du mont astère: sa brillante clarté, comme un phare de bonheur, m'apprendra mon pardon, et le Solitaire viendra le recevoir aux pieds de son épouse... Si le fanal ne s'allume pas... au Mont-Sauvage ma tombe est prête... Adieu!... (Il sort d'un air morne et abattu. Élodie, plongée dans une profonde méditation, ne fait aucun mouvement.)

SCÈNE III.

ÉLODIE, seule. Dans quel trouble il me laisse! Il veut que je prononce... Dieu! éclairez mon cœur! Et toi, mon père, inspire-moi!... Non, Charles n'est pas ton meurtrier! Il est coupable; mais la clémence du ciel est plus grande que les fautes de l'homme... Ah! s'il est vrai que l'Éternel m'ait choisie pour son juge, l'Éternel sans doute veut qu'il soit absous; car la faiblesse est indulgente, et la pauvre orpheline ne peut elle-même briser son appui. Oui, la fille timide ne peut être chargée que d'une mission de salut. L'ange de paix ne doit pas condamner. Ah! puisque mon cœur juge, le Solitaire est pardonné. (Marceline entre précipitamment.)

SCENE IV.

MARCELINE, ELODIE.

MARCELINE, dans un grand trouble. Élodie!... Élodie!...

ÉLODIE, avec frayeur. Qui m'appelle?

MARCELINE, courant à elle. Ah!....

ÉLODIE. Marceline!

MARCELINE. Chère et tendre fille, de nouveaux périls vous menacent! Tout s'unit contre vous, contre le Solitaire. On veut vous séparer. Ah! croyez-en Marceline, vous séparer l'un de l'autre, c'est lui donner la mort.

ÉLODIE. Qui donc?... comment sais-tu?... (Bruit éloigné.)

MARCELINE. Je n'ai pas le temps de m'expliquer... on vient... Faible, mais courageuse enfant, résistez au malheur! Quelque danger qu'on vous annonce, ne craignez rien; on veille sur vous. Surtout ne quittez point Underlach! Songez que l'amante du Solitaire doit l'égaler en courage comme en amour.

ÉLODIE. Que va-t-il donc arriver?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ANSELME, ECBERT, AMALDY, CHEVALIERS, VILLAGEOIS DES DEUX SEXES, etc.

(On entend au dehors des cris d'effroi; les villageois, les chevaliers se précipitent sur la scène.)

ANSELME. Malheureuse orpheline, le ciel, qui veut sans doute éprouver votre courage, ne cesse de vous porter de nouveaux coups. A peine le tombeau s'est-il fermé sur votre protecteur, que des dangers pressants vous obligent de quitter votre asile.

ECBERT. Noble fille de Saint-Maur, en m'offrant à vos regards, je ne trahis point mon serment. Qu'Élodie soit heureuse; sans pouvoir l'oublier, je ne la reverrai plus; mais de nouveaux périls la menacent, et j'accours la défendre.

ÉLODIE. Généreux Ecbert!.. Mais qu'ai-je donc à redouter?

ECBERT. Il n'est plus en mon pouvoir de défendre Underlach. L'armée, que l'on croyait avoir passé le Rhin, marche vers ces montagnes: elle y sera cette nuit; mais nous avons juré de sauver Élodie. Ah! pour l'ange du monastère, il n'est pas un de nous qui ne donnât mille fois sa vie!

ANSELME. La comtesse Imberge nous offre un asile dans ses domaines; tout s'apprête pour votre départ, et je vous remettrai moi-même dans les bras de la parente d'Herstall.

ECBERT. Nos guerriers vous attendent. Au milieu de nos rangs, Anselme veillera sur sa jeune élève; tout est prêt. Élodie, confiez-vous à la foi d'Ecbert; il n'attend d'autre prix d'un dévouement sans bornes, comme d'un amour sans espoir, que de pouvoir dire dans le secret de son cœur, nul autre ne la sauva.

ÉLODIE. Je ne puis, non, je ne dois pas quitter ces lieux. A ma mère expirante, j'ai promis d'y mourir.

ANSELME. Que dites-vous, ô ma fille? songez que ce monastère va recevoir le perfide Palzo!

LE VIEUX MONTAGNARD. O chère et noble demoiselle, ne restez pas en ces lieux, déjà l'ennemi paraît: sur les hautes collines, tous les chemins vont être fermés... Venez, venez avec nous, nous vous en supplions.

TOUS. Venez, venez.

ANSELME. Vous l'entendez, ma fille?

ECBERT. Pourriez-vous hésiter?

ÉLODIE, avec noblesse. Je n'hésite point, Ecbert... Je reste.

ECBERT. Dieu!

ÉLODIE. Une force inconnue, plus puissante que vous, que ma volonté, me retient, m'attache ici. (S'adressant aux jeunes filles.) O mes amies, mes chères compagnes, partez! fuyez! dérobez-vous au péril! mais ne redoutez rien pour Élodie! Si les rebelles menacent ma demeure, si mes jours sont en danger, l'orpheline du monastère saura trouver un sûr asile...

TOUT LE MONDE, excepté Marceline. Où donc?

ÉLODIE. Au Mont-Sauvage! (Effroi des montagnards.)

ANSELME. Elle est perdue! (Tout le monde veut l'emmener; elle résiste, court au tombeau et s'y attache avec une sorte d'inspiration.)

ECBERT. Eh bien! mes chevaliers et moi nous resterons au monastère, et nous y périrons en vous défendant.

ANSELME. Le ciel paraît l'inspirer. Qui de nous l'arracherait de cet asile? Allez, mes amis, veillez à votre sûreté; ces chevaliers et moi n'abandonnerons point l'orpheline. (Adieux touchants. Consternation d'Anselme et d'Ecbert. Triomphe de Marceline. Sortie des villageois. Nuit.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ANSELME, ECBERT, ÉLODIE, MARCELINE.

ÉLODIE. *Elle regarde le ciel et ne s'aperçoit pas qu'on l'écoute.* Mon Dieu ! oui, c'est toi qui parles à mon cœur, et j'obéis à ta voix. J'ai pardonné ; tu l'as voulu, que ta volonté s'accomplisse !

ANSELME, *surpris.* Ma fille, qu'allez-vous faire ?

ÉLODIE, *montrant le ciel et avec douceur.* Ce qui m'est ordonné. (*Anselme et Ecbert la regardent avec étonnement. Elle prend le flambeau, l'allume à la lampe qui brûle sur le tombeau et le présentant à Marceline.*) Marceline, prends ce flambeau, monte à la tour, allume le fanal. (*Avec un sentiment de joie.*) Le ciel est pur : du Mont-Sauvage on verra sa clarté. (*La surprise d'Anselme redouble.*)

MARCELINE. Elle est à lui. (*Elle fait un pas pour sortir ; mais s'arrête un moment, regardant Anselme et Ecbert.*)

ÉLODIE. Vous, Ecbert, ne soyez pas à demi généreux. Le Solitaire va descendre du Mont-Sauvage ; allez au-devant de votre ami. Vous apprendrez de sa bouche ce que la sainte amitié que vous aurez jurée ose attendre de vous.

ECBERT. Vous ordonnez...

ÉLODIE. Non, chevalier ; je vous supplie au nom de votre son.

ANSELME. Quel mystère !

ECBERT. J'obéis. (*Marceline témoigne sa joie ; elle sort d'un côté et Ecbert de l'autre.*)

SCÈNE VII.

ANSELME, ÉLODIE.

ÉLODIE. Depuis mon enfance vous m'avez comblée de votre affection, et je partageais ma tendresse et ma confiance entre vous et mon bienfaiteur. Il n'est plus. Eh bien ! par le malheur et l'abandon, rendue maîtresse de son sort, j'ai promis, j'ai juré d'être l'épouse du Solitaire.

ANSELME. Dieu !.. Élodie, que me dites-vous ?

ÉLODIE. On le soupçonne, on l'accuse, on l'outrage ; mais c'est injustement. Ah ! depuis qu'il est au Mont-Sauvage, je prends à témoin le ciel et cette tombe, que le cœur du Solitaire n'a renfermé que des sentiments vertueux. O mon père ! daignerez-vous bénir notre union ?

ANSELME. Votre union ! juste ciel !

ÉLODIE. Formée par vous, dans la chapelle où repose ma mère, cette union me paraîtra plus sainte.

ANSELME. Je vois avec douleur que les froids conseils de la vieillesse et l'austère raison doivent se taire devant les prestiges de l'amour et la brûlante éloquence d'un cœur qu'il enflamme. Cependant, ô ma fille, interrogez votre âme. Prête à livrer votre sort à l'inconnu du Mont-Sauvage, votre cœur n'est-il atteint d'aucun frémissement ? aucun avis secret d'un avenir sinistre ne vient-il vous troubler ?

ÉLODIE. Non, mon père.

ANSELME. Mais comment vous unirai-je à l'homme inconnu, peut-être à l'aventurier sans nom, sans patrie ?

ÉLODIE. Le Solitaire ne m'est plus inconnu. (*Étonnement d'Anselme.*) Celui qui vit obscurément sur la montagne, s'il le voulait encore, commanderait à la terre, et l'orpheline, devenue son épouse, pourrait prétendre à la couronne.

ANSELME. A la couronne !.. Élodie, ce mortel étonnant vous a donc révélé... (*Elle fait un mouvement pour arrêter la question d'Anselme. Avec la plus grande sévérité.*) Ma fille, au nom de ma tendresse et du caractère sacré dont je suis revêtu ; au nom d'Herstall lui-même, qui m'a transmis sur vous son pouvoir, je vous ordonne de m'apprendre le nom du Solitaire. (*A l'instant, le Solitaire et Ecbert entrent dans la galerie. Le Solitaire est maintenant couvert d'une armure éclatante et qui annonce le rang qu'il tenait dans le monde.*)

SCÈNE VIII.

ANSELME, LE SOLITAIRE, ECBERT, ÉLODIE, CHEVALIERS.

ÉLODIE. C'est lui ! (*Le Solitaire fixe un moment Anselme avec fierté. Tout à coup il se tourne vers Élodie avec une tendresse exaltée. Anselme est sombre, Ecbert abattu.*)

LE SOLITAIRE. O chère et tendre fille ! ange du monastère, tu m'as donc pardonné ? Ah ! semblable à la clarté céleste qui se montre aux regards des élus, le fanal de la tour à mes yeux s'est montré, et j'accours à tes pieds, adorer et bénir l'être innocent et pur qui sauve le coupable. (*Il fléchit le genou.*)

ANSELME, *à part.* Le coupable !

ÉLODIE, *le relevant avec tendresse.* Si c'est au prix de mon amour que le ciel vous est promis, ah ! qu'il vous soit ouvert : Élodie est à vous !

LE SOLITAIRE, *avec transport, à Anselme.* Anselme, tu béniras notre union.

ANSELME. Le ciel dictera mes paroles lorsque le Solitaire se sera fait connaître. (*Le Solitaire se trouble ; il examine autour de lui d'un air sombre, puis se rapproche d'Anselme. Ecbert paraît effrayé.*)

LE SOLITAIRE. A l'autel de l'hymen, sous les voûtes de la chapelle du monastère, en présence du seul Ecbert, je te dirai mon nom. Là seulement, pour la dernière fois, ce nom sortira de ma bouche, en recevant de toi la main de l'orpheline.

ANSELME. Cette orpheline est un dépôt sacré dont je réponds à l'Éternel. Qui m'apprendra si l'homme du mystère est digne de l'obtenir ? Qui me dira si l'obscurité qui le couvre cache le crime ou le malheur ? (*Le Solitaire prend un air menaçant.*)

ECBERT. Anselme !

ÉLODIE. O mon père ! (*Le Solitaire se calme.*)

LE SOLITAIRE, *avec ascendant.* Ministre des autels, apôtre de la foi, dans tes jugements, sois moins sévère et sois plus charitable. Toute apparence est trompeuse. La nuit du mystère n'est pas toujours celle du crime, et, fussé-je aussi coupable que je suis malheureux, as-tu donc oublié que des paroles de pardon furent les derniers mots du Sauveur des hommes ? Imite ce divin maître ; ta mission est d'absoudre et non de condamner.

ANSELME, *comme frappé.* Quels accents !.. mon âme en est troublée !.. Élodie !.. vous l'exigez ? vous obligez ma prudence à se taire ?.. Eh bien ! que Dieu décide de votre sort !.. J'ai rempli mon devoir... Anselme vous unira.

LE SOLITAIRE, *avec joie, à Élodie.* Tu seras mon épouse ! (*Ecbert est accablé de douleur.*)

ANSELME, *d'un ton sévère et chagrin.* Mais avant que l'hymen vous prépare des fêtes, songez aux périls qui menacent votre amante.

LE SOLITAIRE. Ces périls, je les savais : la fille du monastère a mis en moi sa confiance ; elle a daigné m'appeler ; ils n'existent déjà plus et ces lieux sont garantis.

ANSELME. Pourquoi donc une armée formidable se dirige-t-elle vers la vallée ?

LE SOLITAIRE. Calmez votre effroi. Je connaissais depuis longtemps les desseins des rebelles. J'observais leurs mouvements. Au nom d'Ecbert, j'en fis instruire la cour de Lorraine, et cette armée qui vous épouvante, mais à qui j'ai moi-même tracé sa marche, vient à votre secours et va vous délivrer.

ANSELME. O prodige ! (*Tout le monde se rapproche, examinant le Solitaire avec surprise et curiosité.*)

LE SOLITAIRE. Respectable, mais trop sévère Anselme, veille sur ma jeune épouse, fais préparer l'autel ; attendez-moi dans la chapelle. (*A Ecbert.*) Viens, ô toi, le modèle des amis ! viens achever ton ouvrage ! (*Il baise avec transport la main d'Élodie ; la recommande à Anselme, et sort vivement avec Ecbert, enlacés dans les bras l'un de l'autre. — Alors Anselme, d'un air triste et morne, donne la main à Élodie et sort avec elle du côté opposé.*)

Le décor change. — Le théâtre représente l'intérieur de la chapelle du monastère d'Underlach. Au milieu est le maître-autel entre des colonnes. Un tombeau à droite et un autre à gauche. Sur l'un on lit : LA BARONNE D'HERSTALL ; sur l'autre : IRÉNA, FILLE D'HERSTALL. — Des lustres suspendus autour du maître-autel éclairent la chapelle.

SCÈNE IX.

MARCELINE, JEUNES FILLES.

(*Marceline est déjà au pied de l'autel. Elle fait signe aux jeunes filles de la suivre. Les unes apportent des corbeilles de fleurs pour parer l'autel ; d'autres deux carreaux qu'elles placent devant, sur lesquels sont posés un coussin, un voile et une couronne de roses blanches.*)

MARCELINE. Approchez en silence... La nuit et le secret doivent envelopper la sainte union qu'Anselme va former. Vous, ses jeunes compagnes, priez le ciel qu'il bénisse cet hymen. (*Les jeunes filles se mettent à genoux. Le vent souffle avec violence, et la pluie bat les vitraux de la chapelle. On voit aussi briller quelques éclairs.*) Dieu ! laisse monter vers toi notre ardente prière. Mais quel bruit sinistre retentit sous ces voûtes !.. Un orage s'annonce... le feu du ciel vient d'éclairer le temple !.. Dieu ! par de sombres présages condamnerais-tu l'hymen du Solitaire ? (*Un coup de tonnerre retentit. Les jeunes filles, épouvantées, fuient loin de l'autel, et le bruit de la tempête redouble.*) Ciel ! (*Le tonnerre s'éloigne, le vent et la

pluie cessent.) Paix, la foudre s'éloigne... Cet orage passager ne s'arrêtera pas sur le temple... Écoutez... (Les jeunes filles regardent, et indiquent que quelqu'un s'avance.) C'est Élodie! A l'aspect de cette fille aimable, la nature semble s'apaiser et le ciel s'éclaircir. (Élodie paraît; Anselme la conduit.)

SCÈNE X.

ANSELME, ÉLODIE, MARCELINE, LES JEUNES FILLES.

(Anselme entre d'un air sombre, consterné. Élodie, au contraire, paraît animée d'une douce joie. Elle regarde l'autel et les apprêts d'hymen; ensuite elle va remercier ses jeunes compagnes avec une tendre affection, puis va à Marceline. Anselme s'arrête devant l'autel et regarde tristement le ciel.)

ÉLODIE. O Marceline! ô généreuse et digne amie du Solitaire! partage aussi ma joie; ne quitte plus Élodie. Attache sur mon front la couronne et le voile; assiste à mon hymen; sois témoin du plus beau jour de ma vie. (Les jeunes filles vont prendre le voile et la couronne; une d'elles pose le carreau devant Élodie qui s'y met à genoux.) Ombres chéries de ma famille, vous qui veillez sur l'orpheline, pardonnez comme elle, et bénissez son union. (Marceline pose le voile et la couronne sur la tête d'Élodie.)

ANSELME. Bénissez-la, grand Dieu! (Pendant que Marceline attache la couronne nuptiale, Ecbert, pâle, triste, abattu, entre lentement, et voyant les apprêts de l'hymen, s'arrête et fait un geste de douleur.)

SCÈNE XI.

ANSELME, ECBERT, ÉLODIE, MARCELINE, LES JEUNES FILLES.

MARCELINE, apercevant Ecbert. Ecbert! (Élodie se lève.)

ÉLODIE, inquiète. Chevalier, vous êtes seul?..

ECBERT, d'un air sombre. Le Solitaire s'avance. — Anselme, de sa part, je viens vous rappeler ce qu'il exige, ce que vous-même avez promis. A l'autel de l'hymen, et seulement devant l'Éternel, l'homme qui veut vivre et mourir inconnu vous confiera son nom. Vous jurez de ne jamais le révéler? (Anselme regarde Élodie; elle paraît le supplier. Il lève les yeux au ciel d'un air consterné.)

ANSELME. Je le promets.

ECBERT. Il suffit... C'en est donc fait!.. Éloignez ces témoins. Demeurez, Marceline, il vous en donne l'ordre.

ANSELME, à Élodie. Votre cœur ne frémit pas?

ÉLODIE. Mon cœur?.. Jamais il ne fut plus calme. (Marceline paraît tout à coup agitée de crainte. Ecbert fait entrer le Solitaire. Il est dans le même costume qu'à la scène précédente, mais il n'a plus de casque.)

SCÈNE XII.

LE SOLITAIRE, ANSELME, ÉLODIE, ECBERT, MARCELINE.

(Le Solitaire entre brusquement, et jette autour de lui un regard inquiet et sombre. A son aspect, Élodie fait un mouvement de joie; Marceline, de terreur. Il aperçoit son amante, et aussitôt toute son expression change.)

LE SOLITAIRE, comme un homme qui sort d'une angoisse. Ah!.. (Se précipitant vers Élodie.) Ange du monastère, je te revois et je me sens renaître!.. Accomplis ta mission céleste; prononce, me voilà. (Il s'agenouille devant Élodie.)

ÉLODIE, avec l'accent le plus tendre. Lève-toi, cher époux!

LE SOLITAIRE. Ton époux!

ÉLODIE. Mets sur mon front la couronne; voilà l'autel, conduis-moi.

ANSELME, comme inspiré tout à coup. Arrêtez! (Un murmure lointain annonce déjà le commencement d'un orage.) A la fille de Saint-Maur, quel nom, quel titre donnera, comme époux, l'homme du Mont-Sauvage? (Le bruit du tonnerre se fait entendre dans l'éloignement. Le Solitaire paraît frappé comme s'il ne s'attendait pas à cette question. Ecbert et Marceline sont saisis d'effroi.)

LE SOLITAIRE. O ciel! il faut le dire!..

ANSELME, d'un air imposant. Répondez!..

LE SOLITAIRE, d'une voix tremblante. Ministre du Dieu terrible, mais du Dieu qui pardonne, unis à la fille de Saint-Maur...

ANSELME. Achevez!..

LE SOLITAIRE, reprenant toute sa fierté. Le duc de Bourgogne!.. (Anselme recule.) Charles le Téméraire!

ANSELME. Ciel!.. (La foudre éclate; les éclairs brillent; il semble que la chapelle va s'écrouler.)

ÉLODIE. Grand Dieu! Charles!.. mon époux! (Elle court et se précipite dans ses bras.)

ANSELME, l'en arrachant. Malheureuse!.. retire-toi! fuis! fuis des bras sanglants du meurtrier de ton père!

ÉLODIE, repoussée par Anselme et tombant dans les bras de Marceline. Ah!

LE SOLITAIRE. Barbare, arrête!..

ANSELME, inspiré. Courroux céleste, éternelle puissance, vous passez dans mon âme! vous mettez dans mes mains la foudre vengeresse, et dans ma voix prophétique l'anathème, l'anathème!.. (La foudre gronde et les éclairs redoublent.)

ÉLODIE, MARCELINE, ECBERT, se jetant tous trois aux pieds d'Anselme. Arrêtez! arrêtez!..

ANSELME. Retirez-vous!.. Ce n'est plus moi, c'est Dieu qui parle!.. Charles le Téméraire, quelle puissance infernale t'a tiré du tombeau? Homicide, meurtrier, à l'autel du Seigneur, qui t'amène présenter ta main sanglante à la fille de ta victime? Exécrable mortel, ne vois-tu pas le spectre égaré d'Iréna sortir de ce cercueil, s'avancer menaçant et jeter à tes pieds le corps de son enfant? Guerrier sacrilège, n'entends-tu pas les cris plaintifs des religieux du monastère égorgés sur le pic Terrible? Fléau des peuples, ne vois-tu pas autour de toi l'épouvantable cortège des fantômes livides? La terre sous tes pas se couvre d'ossements, et des flots sanglants du lac s'élèvent encore des montagnes de cadavres! Fuis, fuis du parvis sacré!.. La foudre s'allume, l'ange exterminateur descend! Fuis, car l'Éternel te crie par ma bouche: « A toi, l'homme du crime, à toi, Charles le Téméraire, anathème!.. anathème! » (La foudre éclate, et des voix répondent de toutes parts:) Anathème! anathème! (A ce bruit effroyable, tous les habitants du monastère accourent épouvantés, se mêlent à l'action générale qui commence.)

CHARLES, éperdu. Je me meurs!.. Élodie!..

ÉLODIE. Charles!.. (Elle s'arrache des bras de Marceline et veut courir à lui.)

Anselme les sépare encore, et, se plaçant au pied de l'autel, semble de nouveau lancer l'anathème. Charles et Élodie embrassent ses genoux, il les repousse, et Marceline, qui les a suivis, tombe évanouie sur les marches de l'autel.

Alors, dans leur désespoir, les deux amants veulent se précipiter dans les bras l'un de l'autre; mais comme ils s'approchent, la Mort, sous la figure d'un squelette drappé, sort de terre et les sépare. Tout recule avec horreur.

A cet affreux aspect, Anselme saisit Élodie et veut l'arracher de la chapelle; mais la jeune vierge s'échappe de ses mains, court et va se précipiter sur l'autel qu'elle embrasse. Vain refuge! Le feu du ciel tombe sur l'autel, le brise; il se change en tombeau, et l'orpheline expire, tandis que le fond du temple, frappé par la foudre, s'écroule ou disparaît.

Pendant qu'elle expire, les Furies sortent de terre et s'emparent de Charles; elles le traînent, et lui montrent son amante expirée. Il veut courir à elle; mais le tombeau s'enlève avec elle au milieu des nuages, guidé par des anges, et disparaît dans le ciel. Alors Charles s'écrie avec désespoir:

Élodie! Élodie!

Mais un spectacle nouveau, terrible, effroyable, se découvre.

Tout le fond du théâtre représente l'immensité des airs, et l'on y voit s'élever de toutes parts les ombres sanglantes, livides, décharnées, des victimes de l'ambition, des guerres, des vengeances de Charles le Téméraire. On distingue surtout les fantômes des religieux du monastère d'Underlach, massacrés sur le pic Terrible; sous leurs pieds, des monceaux de cadavres, de squelettes, soulevant leurs bières, et, jusqu'au haut des nues, toutes ces ombres s'agitant.

Pendant que cet effrayant tableau se déroule et semble s'animer, des spectres de moines s'avancent pour s'emparer de Charles; mais la Mort, qui commande à ces fantômes horribles, lui annonce un autre supplice.

Le Génie de l'abîme, ce spectre couvert d'armes noires qui lui apparut à Nancy, sort de terre, armé d'une épée flamboyante. La Mort lui livre Charles. Il s'en empare, l'entraîne, se précipite avec lui dans un gouffre de feu, et soudain sur lui s'élève une tombe, sur laquelle est écrit:

IL N'EST PLUS.

Ecbert, à cet horrible spectacle, tombe évanoui dans les bras d'Anselme. Marceline se jette éperdue sur le tombeau de Charles, qu'elle embrasse. Il a péri! Mais son âme, sous la forme d'une flamme brillante, s'échappe de la tombe, monte au ciel, et va rejoindre celle de son amante.

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

77016

No d'Invent: 1800

1808